

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JACQUES ET MARIE

SOUVENIR D'UN PEUPLE DISPERSÉ.

TROISIÈME PARTIE

I

Cinq années de combats continuels et acharnés suivirent ces événements. En Canada, l'attention générale des colons fut toute absorbée par cette lutte gigantesque qu'entreprit de soutenir une poignée d'hommes héroïques pour garder à la France la moitié d'un continent, et repousser de leurs foyers une domination abhorrée. Toutes les passions individuelles se concentrèrent dans cet intérêt urgent de l'honneur national et du salut de la patrie. Chacun fit taire ses propres douleurs, oublia ses malheurs, ses pertes, ses jouissances envolées ou différées, pour ne songer qu'au danger commun, au danger présent ! La vie de la famille fut interrompue, arrêtée comme le soleil sur l'armée de Josué, pour laisser le peuple combattre ; on ne pensa plus au bien-être du foyer qu'on avait payé si cher, on fit taire chez soi-même et les siens la fatigue, la souffrance, le cœur, le sang. La Nouvelle-France, épuisée par toutes les privations, accablée sous le nombre de ses ennemis, et cependant toujours debout, toujours menaçante, semblait avoir

attiré dans son sein la vie de tous ses enfants pour porter de plus grands coups ou tomber tout d'une pièce ; et ses enfants n'attendaient pas qu'elle leur demandât leur vie : ils courraient bien en faire l'offrande ; des soldats de douze ans marchaient avec des octogénaires sous le même drapeau ; on ne laissait à la chaumière que les femmes avec les plus petits de la famille ; les prêtres, après avoir dirigé ces faibles ouvriers aux travaux de la moisson, allaient bénir ceux qui tombaient sur les champs de bataille : ils recueillaient le froment à la maison et les morts à la frontière !... Le peuple entier était à la ration, il n'avait presque plus de pain, on lui mesurait à l'once le poisson séché et la chair des chevaux qui avaient fait leur temps ou qu'on ne pouvait plus nourrir. Eh ! faut-il le dire ?... pendant ces calamités, une troupe de vampires s'était abattue sur nous et soutirait les forces de la patrie défaillante.

Profitant du trouble et des embarras où nous tenait une tâche si laborieuse, un agent infâme d'un gouvernement sans nerf et sans gloire, aidé de complices encore plus dénués de vergogne, détournait les fonds destinés à la défense et au soutien de la colonie, affamait encore la population pour lui faire payer plus cher les grains qu'il extorquait d'une autre main des cultivateurs, par sa fourberie et ses vexations ; des grains produits avec les sueurs des femmes, des vieillards et des invalides !... que les soldats avaient semés et recueillis entre deux campagnes, après avoir battu l'ennemi et couru sur cinq cents lieues de frontière !... Pendant que nous mourions de faim, la clique de Bigot se hâtait d'acheter des châteaux en province et des hôtels à Paris, pour aller dépenser en débauches, quand la France serait vaincue, le prix de notre indigence, de notre faim, de notre désespoir, de notre défaite !

Est-il possible qu'il se soit trouvé, à côté de tant de dévouement et de valeur, des Français si lâches et si dégradés !

Ces extorsions, on ne les ignorait pas ; on connaissait aussi l'indifférence de la Cour, l'ineptie du ministère, les dédains de la métropole, on en murmurait quelquefois ; cependant, aucune pensée de désespoir, aucune faiblesse ne se manifestait au milieu de ces enfants abandonnés de la France ; ils remettaient le châtiment des mauvais serviteurs au temps de la paix, et pour le moment ils ne connaissaient qu'un devoir, celui de combattre.

Aussitôt que la neige laissait la terre découverte, que les eaux reprenaient leurs cours, ils couraient aux avant-postes ; la nature ranimée semblait leur rendre une vie nouvelle, leur donner d'autres bras ; on aurait dit, aux coups qu'ils préparaient, qu'ils avaient grandi ; à plus de mille lieues de la France, n'ayant pas dans leur gamelle leur repas

du lendemain, et comptant dans leur giberne moins de cartouches qu'ils n'avaient d'adversaires ; ne voyant derrière eux que la solitude et la ruine, et devant eux que des ennemis toujours croissant, ces hommes se levaient toujours sans crainte et sans murmure pour voler au combat, allant chercher les Anglais du Cap-Breton au lac Supérieur, du St-Laurent aux limites de la Pensylvanie, et souvent, n'attendant pas le printemps pour tenter de pareilles expéditions. Victorieux, ils ne revenaient pas pour recevoir des couronnes—qui donc, parmi les distributeurs de lauriers, s'amusait à regarder d'Europe ces pauvres batailleurs du désert ?—ils allaient revoir pendant quelques jours la désolation de leurs chaumes ; c'était leur récompense : vaincus, expirants, ils ne songeaient pas à se rendre, mais ils appelaient encore du secours ; ils criaient à la France : “ Du pain ! du pain et seulement quelques bras !...”

Ils attendirent durant des années entières, l'arme à l'épaule, jusqu'à la dernière charge de fusil, jusqu'à la dernière bouchée, ce pain et ces quelques bras qui ne vinrent jamais... Et pendant ce temps-là, les femmes et les religieuses pansèrent les blessés avec leur linge de corps, les soldats bourrèrent leurs canons, sur les ruines de leurs remparts, avec leurs draps de lit et leurs chemises ! La conquête nous prit presque nus. Ces héros qui se dressaient devant le monde pour soutenir sur leurs reins un empire immense qui leur échappait par lambeaux, étaient vêtus comme des mendiants ; les rayons de leur gloire s'échappaient à travers les trous de leurs haillons !

Malgré les victoires de la Monongahéla, d'Oswégo, de William-Henry, de Carillon et de Montmorency, où nos soldats combattirent toujours un contre cinq, attaqués tous les ans par trois armées qui se décuplaient quand les nôtres se décimaient, nos défenseurs virent tomber un à un ces remparts qu'ils avaient jetés à travers l'Amérique, depuis le golfe St-Laurent jusqu'au Mississipi. Louisbourg, cette sentinelle du Canada, placée sur l'océan à l'embouchure de notre unique artère, fut pris et rasé ; les forts Frontenac, sur le lac Ontario ; Duquesne, dans les vallées de l'Ohio ; Carillon et St-Frédéric, sur les lacs Champlain et St-Sacrement ; Niagara, sur la route du Détroit, furent tous abandonnés, occupés par l'ennemi, ou détruits : nous avons perdu cette ligne de défense ; les lacs et la mer, la route de France et de la Louisiane nous étaient également fermés. A mesure que notre phalange voyait les gardiens de ses avant-postes écrasés sur la frontière, elle se resserrait sur le cœur de la patrie. Enfin, Montcalm, ce dernier chevalier de l'ancienne France, tomba avec le fleur de ses officiers et une partie de

son armée sur les plaines d'Abraham ; et Québec, abandonné de son gouverneur, presque sans garnison, encombré de ruines et vide de provisions, avec une population sans toit, qui, à la suite des bombes des Anglais, voyait arriver les rigueurs de l'hiver, n'attendant plus aucuns secours avant le printemps, Québec ouvrit ses portes au vainqueur. Cette citadelle fameuse, l'unique et dernier point d'appui de la puissance française en Amérique, était perdue.

On appela cela un acte de trahison, de lâcheté !... A cette époque, dans notre pays, on était déshonoré quand on ne savait pas mourir de faim plutôt que de subir le joug des Anglais !—Nos mœurs se sont bien radoucies ; il y en a maintenant *qui se rendent avant d'avoir faim.*

Le général Murray, en entrant dans la ville, fut obligé de faire distribuer du biscuit aux habitants ; ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures ; et les troupes se mirent à relever quelques habitations, sans cela elles n'auraient pas pu se loger durant l'hiver... ¹

Pendant ces cinq années de labeur, on entendit parler bien peu des procrits acadiens, et il fut difficile de leur porter secours ; que dis-je ? on put à peine songer à eux, et si Jacques pensa souvent à Marie, il désespéra plus que jamais de la rencontrer de nouveau ; il voyait l'espace qui le séparait d'elle s'élargir toujours davantage et se remplir d'obstacles de plus en plus insurmontables. Lorsqu'au Canada, les hommes valides, placés dans de meilleures conditions, ne voyaient plus le jour où ils s'arrêteraient pour reposer leurs têtes, sécher leurs sueurs, reprendre la vie tranquille avec ses jouissances, bâtir le toit de leurs amours et le berceau d'une postérité nouvelle, quels rêves heureux pouvait édifier ce malheureux exilé ?

II

Avant d'arriver à l'époque où je dois reprendre le récit des événements de sa vie, je dois dire, en peu de mots, quel chemin il suivit durant cette période historique dont je viens d'esquisser le tableau.

Ayant quitté pour toujours les côtes de l'Acadie, il rejoignit,

¹ Je dois avertir le lecteur peu familier avec l'histoire du Canada, que le général Murray, que nous retrouvons ici, n'est pas le même qui a joué un si triste rôle en Acadie.

après dix jours de séparation, avec P'tit-Toine et sa troupe expéditionnaire, le corps de M. de Boishébert. Ces dix jours allaient désormais compter dans sa vie plus que toutes ses années !..

Pendant plusieurs mois, il vit venir de tous côtés des fractions de familles, débris des populations de Port-Royal et de Beau-Bassin échappés aux fureurs des Anglais ; ils arrivaient à moitié nus, se traînant à peine dans les boues d'automne, sur des chemins de neige, avec des figures livides, décharnées, un aspect de spectre ; ils parlaient comme des insensés ; l'excès de toutes les douleurs, de toutes les privations avait anéanti toutes les forces de leur âme ; plusieurs n'étaient plus que des machines hideuses qui marchaient par l'instinct de la vie : les plus forts traînaient les plus faibles, et quand ils n'en pouvaient plus, ils s'arrêtaient et ils attendaient que la mort les délivrât de leur fardeau, puis ils essayaient de continuer ensuite leur route ; c'est ainsi que beaucoup déposèrent au bord des sentiers sauvages qu'ils ne revirent jamais, un enfant, une mère, un vieillard, une épouse !.. semence d'affections qui ne rapportait que des larmes...

La petite troupe de M. de Boishébert accueillit ces malheureux et leur partagea sa ration. Le commandant en fit transporter une partie jusqu'à Québec. Mais à la chute de Louisbourg, il se vit de plus assailli par tous les anciens émigrés qui s'étaient fixés sur l'île St.-Jean (du Prince-Edouard), au Cap-Breton et sur les côtes du golfe St.-Laurent. Cette fois, c'étaient des villages entiers qui se dépeuplaient. Craignant les atrocités qu'avaient subies leurs frères de l'Acadie, et qu'éprouvèrent ceux qui restèrent derrière eux, ces pauvres gens venaient en foule s'abriter sous un drapeau qui s'en allait, et demander protection contre une armée, à deux cents hommes qui pouvaient à peine se nourrir !

M. de Boishébert, voyant tout perdu sur cette frontière, se repliait sur Québec, devant la flotte et la division de terre qui venaient mettre le siège devant cette ville. Les Acadiens s'attachèrent à ses pas, mais c'était pour mourir en suivant les couleurs de la France ; car bien peu de ceux-là parvinrent à la capitale ou réussirent à se soustraire à la haine insatiable de leurs persécuteurs. On en compta trois cents qui tombèrent sur les grèves arides, dans leur épuisement et leur lassitude, et qui ne se relevèrent jamais ; et combien d'autres expirèrent, que personne ne compta ? Tous ne suivaient pas immédiatement le camp français ; quelques-uns s'attardaient, d'autres n'avaient pas réussi à le joindre : quand on demande aux statistiques anglaises et françaises de ce temps les noms des six à sept mille habitants qui disparurent à cette époque,

de ces nouvelles provinces conquises par la Grande-Bretagne, on trouve bien des absents, bien des disparitions; et il est au moins permis de demander aux bourreaux de l'Acadie : "*Qu'avez-vous donc fait de ceux-là?... que sont-ils devenus ?...*" car c'est encore à la lueur des villages incendiés par les troupes de Wolfe que M. de Boishébert ramena son petit détachement au camp de Montmorency.

D'autres brigands, dignes émules des Lawrence et des Murray, inscrivaient leurs noms sur des champs nivelés par le feu, tout le long de la rive habitée du St.-Laurent. Là aussi on punit la terre fécondée par le travail, on brûla tous les arbres fruitiers !...

Parmi les réfugiés de l'île St.-Jean, Jacques reconnut plusieurs des anciens habitants de la Missaguache, mais il ne revit aucuns de ses parents et personne ne put rien lui en dire. Cela lui laissa l'espoir qu'il les retrouverait quelque part au Canada.

C'est sous de pareilles circonstances que le capitaine Jacques Hébert vint se rallier avec son détachement à l'armée du marquis de Montcalm, pour livrer les derniers combats ; la mort qu'il avait vue se présenter à lui sous toutes les formes ; qu'il avait bravée, insultée et cherchée tant de fois, l'épargna encore sur les plaines d'Abraham, en 1759 ; de sorte qu'on le vit de nouveau, fidèle au rendez-vous des derniers braves, venir se ranger sous les ordres du chevalier de Lévis, le 25 avril 1760, à la Pointe-aux-Trembles, pour commencer une nouvelle campagne.

III

Ils se trouvèrent réunis, là, à peu près sept mille hommes ; à part quelques centaines de soldats laissés à l'Île-aux-Noix, à St.-Jean, à l'entrée du lac Ontario et à Montréal, c'était toute notre armée ; la Nouvelle-France, après avoir pressuré ses flancs pour en faire sortir toute sa sève généreuse, ne put compter sur plus de bras pour la sauver. Mais le chef était un de ces héros dont la Grèce a fait ses demi-dieux, et ceux qui le suivaient, peu habitués à choisir leurs bonnes fortunes, à énumérer leurs ennemis avant de les frapper, ne connaissaient pas encore la mesure de leur courage. Cette fraction d'armée allait en voir surgir trois devant elle toutes plus nombreuses qu'elle ; aussi, elle se hâtait de porter les premiers coups ; elle courait à ses adversaires les plus avancés.

Avant que les Anglais fussent prêts à se mettre en campagne et que leur flotte pût entrer dans le fleuve encore chargé de glaces ;

avant la fonte des neiges et l'affermissement des chemins de terre, Lévis avait voulu aller surprendre la garnison de Québec, reprendre la ville, s'y fortifier à la hâte pour pouvoir ensuite offrir une résistance désespérée aux Anglais, en attendant les quelques secours que la France pouvait envoyer encore à la colonie. C'est dans ce but qu'il s'était embarqué à Montréal sur des petits bateaux, avec le noyau principal de ses troupes, et avait donné l'ordre aux autres corps qui avaient hiverné dans les villages de se rendre en toute diligence sur les bords de la petite rivière Jacques-Cartier, où il les rejoignit.

C'est le 28 avril, au matin, que Lévis fit son apparition à la tête de toutes ses forces, au bord du plateau de Ste.-Foy, en vue de ces mêmes plaines d'Abraham déjà marquées, pour nous, d'un triste souvenir. Nos soldats ne les avaient pas revues depuis le lendemain de leur défaite. Aussi, c'est avec une impression profonde et une ardeur singulière qu'ils gravirent les premières saillies qui conduisaient à cette arène où ils venaient lutter une seconde fois.

Ils étaient mornes en y mesurant leurs premiers pas ; et, malgré la résolution énergique qui les poussait, ils ne pouvaient se défendre d'un certain serrement de cœur qui n'est pas la peur de l'ennemi, mais la crainte des décrets de Dieu quand on va tenter une des grandes entreprises de sa vie, et jouer le sort d'un pays. Oh ! non, ils ne craignaient pas l'ennemi, ceux-là, car dans ce moment, cet ennemi c'était leur but désiré, leur ambition, l'unique ressource laissée à leur salut !... Il n'était pas nécessaire d'animer leur courage pour leur faire accomplir des prodiges ; ils avaient devant eux un champ tout marqué des traces d'un terrible échec qu'il fallait réparer, une terre toute remplie de cadavres qui avaient mal dormi sous les talons des patrouilles anglaises et qui appelaient vengeance !... ils étaient aux pieds de cette citadelle qu'il fallait emporter si l'on voulait rester Français et garder le prestige et les avantages de la victoire ; toute leur espérance se levait donc devant eux, sur cette plaine, comme une aurore pour couronner leurs succès, et en y apercevant les Anglais qui venaient au devant d'eux, ils se sentirent reposés de leurs fatigues, et forts comme des athlètes longtemps préparés pour la lutte.

Quelques corps seulement avaient atteint les dernières assises échelonnées autour des hauteurs de Sainte-Foy, et toutes les forces ennemies étaient déjà sur les lieux, rangées en bataille en avant des buttes de Neveu. Elles ne s'étaient pas laissées surprendre.

Murray ne voulut pas donner aux Français le temps d'atteindre les hauteurs et de se développer sur la plaine ; il ne pouvait mai-

triser l'impatience de ses soldats ; lui-même avait hâte de se débarrasser de cette poignée de téméraires ; il espérait venir bientôt à bout de ces bandes déguenillées et affamées qui marchaient depuis trois jours et trois nuits, sur des chemins affreux, dans la boue et la neige fondue, à travers les bois et les savanes, sous une pluie froide d'avril, une pluie de Québec !... Ils arrivaient sans artillerie, n'ayant pu trainer dans les marais de la Suède que trois petites pièces de canon ; et ils allaient être forcés de déployer leurs lignes à la hâte sur la déclivité d'un terrain inégal, plein de ravins, où le pied glissait, où l'œil perdait l'horizon, en face de toute l'artillerie ennemie, devant ses tirailleurs qui occupaient tous les sommets. Murray dut se féliciter qu'on lui présentât la bataille dans de pareilles conditions ; c'était lui permettre de terminer la guerre et d'en recueillir les triomphes.

Cependant, les Français, qui comptaient surprendre leurs adversaires, ne furent pas déconcertés de se voir si bien attendus ; ils étaient aussi nombreux qu'eux, et dans cette proportion ils avaient toujours été vainqueurs sur ce continent ; leur avant-garde avait eu le temps d'arriver sur le terrain. Lévis la fit courir aussitôt sur deux points : à droite, pour occuper une redoute élevée par les Anglais l'année précédente ; à gauche, pour s'adosser au moulin et à la ferme Dumont : le premier point protégeait la côte et l'anse du Foulon où devaient débarquer les munitions, l'artillerie et les approvisionnements des troupes ; le second, placé sur la route de Sainte-Foy, gardait le passage où se précipitait en ce moment le gros de l'armée. C'est sur ces deux pivots que devait tourner la fortune de la journée, car c'était pour les Français des positions essentiellement nécessaires à leur succès. A peine quelques compagnies de grenadiers y furent-elles établies, que Murray lança dessus des forces écrasantes pour les déloger. Lévis, sentant que ses hommes allaient être hachés, et n'ayant pas de soldats à sacrifier, ordonna aux grenadiers de se replier en combattant vers les corps qui débouchaient en cet endroit sur la plaine et qui venaient pour les soutenir. Il attirait ainsi une partie des assaillants sous son feu.

C'est du côté du moulin, et par conséquent sur l'aile gauche de Lévis, que Murray voulut faire les plus grands efforts ; il fallait arrêter la marche des Français, les rompre et les précipiter vers les bois et les marais d'où ils sortaient ; il fait donc tourner toute sa batterie dans cette direction ; vingt canons se mettent à vomir les boulets et la mitraille en travers du chemin de Sainte-Foy ; les Français qui défilent sous cette averse fulminante sont fauchés, et tombent couverts de boue et de sang. L'intrépide commandant de

l'avant-garde est atteint en ce moment et roule parmi ses morts, laissant ses hommes sans commandement. Mais ils pouvaient s'en passer ; dans ces armées presque nomades et avec l'habitude que l'on avait des combats de petites bandes, les soldats aguerris pouvaient tous être capitaines dans l'occasion. Voyant les grenadiers, accablés sous le nombre, céder le terrain, ils volent à leur secours, les soutiennent, et tous ensemble reprenant de pied ferme, ils arrêtent les Anglais, les acculent à leurs coteaux, les écrasent, passent sur le ventre d'une partie d'entre eux, poussent les autres jusqu'à la ferme Dumont, s'y précipitent avec furie, en chassent le corps qui l'occupaient, et après un combat de gladiateurs, s'y établissent eux-mêmes. Forcés d'évacuer la place une seconde fois, ils y reviennent une troisième, et finissent par s'y maintenir malgré une grêle de projectiles qui les décime et les ensevelit sous les décombres de leur frère rempart.

Pendant ces charges brillantes, toute l'armée s'est précipitée sur le champ de bataille et a pu prendre ses positions. Lévis, profitant des avantages de sa gauche et du mouvement considérable de troupes que Murray avait dirigées contre elle, donne l'ordre de reprendre la redoute du Foulon, sur sa droite. Les petits combats, ou, pour mieux dire, les petites armées ont cet avantage, que les combattants se voient, s'animent de leurs propres exemples, utilisent de suite leurs succès. Il existait une certaine jalousie et beaucoup d'émulation entre les troupes régulières et celles tirées de la colonie qui, à cette époque, avaient presque autant de service que les premiers et pouvaient mieux résister aux rigueurs du climat. Or, c'est aux Canadiens de la brigade de la Reine, au corps mêlé de M. de St-Luc et du bataillon de Jacques, qu'est confiée la tâche d'occuper la redoute ; ces gens brûlaient d'éclipser la prise de la ferme Dumont : ils avaient vu les Anglais sauter par les fenêtres, culbuter par-dessus les clôtures, et notre drapeau flotter sur le moulin ; et c'est en le saluant d'une immense acclamation, qu'ils s'élançèrent des bois de pins où ils s'étaient tenus jusqu'alors. Ils ondulèrent un instant dans les ravins et sur les coteaux, comme des vagues que la tempête pousse de la haute mer, puis ils assaillirent l'épaule de la redoute et retombèrent derrière. Un feu terrible les avait accueillis ; ils disparurent un instant dans la masse de fumée, comme dans le cratère d'un volcan en éruption. Les Anglais ne purent résister à un choc si violent, et on les vit bientôt sortir pêle-mêle du nuage où ils étaient ensevelis et se retirer précipitamment vers leur point de départ.

La redoute comme le moulin étaient entre nos mains ; les deux

tentatives de Murray contre nos extrémités avaient échoué, notre armée était rentrée dans toutes ses positions ; elle pouvait, à son tour, attaquer l'ennemi dans les siennes ; mais le général anglais nous prévint. Exaspéré d'avoir échoué sur nos ailes, il avait résolu de faire un effort décisif sur notre centre. Pendant que son artillerie continue de foudroyer le moulin et la redoute, il charge le milieu de nos lignes avec le gros de son armée. Cette masse descend de ses buttes, sous notre fusillade, compacte et solide comme un mur. Sans artillerie, il est impossible de la rompre ; elle porte avec elle l'espérance de Murray. L'on fait avancer au devant un détachement de milice de Montréal pour recevoir le premier choc ; les bataillons anglais tombent dessus, nos hommes résistent, leurs officiers succombent, les premiers rangs sont broyés, d'autres les remplacent et la ligne reste inébranlable : de nouveaux bataillons se ruent sur eux, les chargent à outrance, mais ils ne bronchent pas davantage ; on dirait qu'ils se sont enracinés au sol. Ils ont maintenant un rempart d'Anglais devant eux ; le colonel Réaume, leur commandant, est enseveli dessous : ses soldats lui ont fait cette holocauste terrible ; le champ du combat devient hideux : la neige boit le sang, le sang se mêle à tous les ruisseaux que produit le dégel, il s'étend sur les surfaces glacées ; on dirait que les hommes piétinent dans une grande mare coagulée.

Pendant ce temps-là, le corps de Jacques, joint à quelques détachements de milice canadienne, s'était élancé sur l'artillerie ennemie qui nous causait tant de mal ; troupiers légers, travailleurs habiles, on les voyait bondir dans les ravins, ramper sur les coteaux, se coucher à la gueule des canons pour laisser passer la mitraille par-dessus leur tête, puis fusiller à bout portant les canonnières sur leurs pièces. Jacques était admirable. C'était un jour comme il lui en fallait un ; il avait enfin un champ de bataille, ce n'était plus un combat isolé dans le secret des forêts. On voyait partout apparaître sa grande taille, on le distinguait à ses coups ; il saisissait les tireurs à la gorge, les écrasait deux par deux, les pourfendait, les foulait à ses pieds et faisait ensuite rouler leurs pièces au bas de leurs affuts. Les Anglais pliaient rien qu'en le voyant paraître ; son passage laissait le vide ; il n'avait plus de chapeau ; ses longs cheveux fouettaient l'espace, sa poitrine était découverte ; elle fumait comme un bûcher humide auquel on vient de mettre le feu ; ses habits volaient en lambeaux ; il y avait du sourire et de la rage sur ses lèvres muettes. Son exemple électrisait ses compagnons sauvages et canadiens : cette troupe se précipitait comme un ouragan. Elle laissa derrière elle les batteries du chemin de

St-Jean, complètement muettes. Restaient celles qui battaient la ferme Dumont; nos milices vont encore les atteindre. Un bataillon de grosse infanterie vient se jeter en travers de leur course, mais il ne peut ralentir leur élan; nos hommes s'ouvrent des trouées dans ses rangs, frappent et culbutent les Anglais sur tous les côtés à la fois, et assaillent de nouveau l'artillerie, toujours avec la même vigueur, toujours avec le même succès.

Ce fut au milieu de cette seconde attaque que Jacques entendit son nom prononcé plusieurs fois au milieu de la mêlée, par une voix qui lui parut étrangère; elle semblait sortir du fond d'un trou où venaient de rouler, pêle-mêle, plusieurs corps d'Anglais et de Canadiens: mais il n'avait pu s'arrêter à cet appel.

Lévis était rayonnant en voyant tout ce qui se passait autour de lui, la victoire brillait déjà dans sa figure: profitant du mouvement des ennemis sur notre centre et de la faiblesse de leur gauche qu'ils avaient dégarnie pour soutenir l'attaque du milieu et leurs charges sur la ferme Dumont, il ordonne au colonel Poularier de fondre sur cette aile, de la briser, de prendre ensuite les Anglais en flanc, de les pousser du chemin St-Jean sur celui de Sainte-Foy, et de là, dans les baissières de Ste-Geneviève.

“Alors, se dit en lui-même notre général, leur retraite sur la ville sera coupée, et ils resteront sans munition, sans nourriture et presque sans armes, au milieu d'un pays ennemi désolé; nous échangerons avec eux nos positions et nos greniers; nous verrons s'ils s'en trouvent bien!... Alors, nous pourrons encore soutenir un siège, attendre nos secours s'il nous en vient, avec un bon traité de paix; ou bien rendre la ville, quand cela me plaira... Oh! ce n'est pas moi qui vous la donnerai, vilains Anglais, allez!...”

Le Royal-Roussillon était déjà parti pour exécuter cette tâche, et c'est sans doute en le voyant aller que Lévis faisait ses beaux rêves de victorieux; car ces valeureux soldats couraient presque aussi vite que sa pensée au-devant de ses désirs. Ayant abordé la gauche de Murray à la bayonnette et au pas de course, ils l'enfoncent sans se ralentir, la traversent de part en part, et ne s'arrêtent que sur la pente de ces mauvaises buttes de Neveu qui avaient vu tomber Montcalm et choir notre drapeau l'année précédente. Toute notre armée les aperçoit; le coup est décisif; les Anglais dispersés sur ce point sont rejetés sur leur centre, les uns en avant, les autres en arrière, et en paralysent l'action. Lévis, en voyant ce désordre, pousse aussitôt son autre aile sur la droite ennemie; celle-ci se délabre, tourne le dos et se précipite à son tour vers la ville. La commotion de cette seconde défaite vient encore ébranler les

masses centrales de l'armée de Murray ; elles se fracturent, se séparent, le lien de l'obéissance est partout rompu ; la voix du général reste étouffée dans le grand cri : *saave qui peut*.

Lévis croit atteindre son but : il fait dire aux brigadiers de la Reine d'appuyer le bataillon du colonel Poularier, trop faible pour précipiter dans la plaine l'armée anglaise tout entière. Cet ordre est mal rendu, la brigade se porte sur un autre côté, et l'ennemi fuit avec tant de précipitation, avec si peu de cohésion, et il est si proche de la ville, qu'il devient impossible de le saisir en corps, et de l'empêcher de se réfugier derrière ses murailles.

Un mot mal prononcé ou mal entendu l'avait sauvé ; il laissait entre nos mains presque tout ce qu'il avait apporté au combat, ses canons, son matériel de guerre, ses morts et une partie de ses blessés, mais il avait sauvé les restes de son armée, et refermé sur lui les portes de la ville. Ce succès était suffisant à la bonne fortune de l'Angleterre. Dieu voulait au moins accorder au courage des Français la victoire pour récompense ; il nous abandonnait les fumées de la gloire, il nous donnait un champ de lauriers pour ensevelir notre empire naissant, mais il n'en livrait pas moins la possession de l'Amérique septentrionale à nos éternels adversaires.

IV

Cette victoire avait été remportée après trois heures de combat ; mais elle nous avait coûté bien cher : c'est quand le moment fut venu de recueillir les blessés et d'ensevelir les morts, que nous pûmes calculer ce qu'elle nous valait de sang précieux.

La curiosité de Jacques et son inquiétude l'entraînèrent vers l'endroit où il avait entendu *cette voix* l'appeler. Comme il n'avait pas revu P'tit-Toine depuis leur charge sur l'artillerie ennemie, il pensa que ce devait être lui qui lui avait demandé secours dans la mêlée.

Le brave jeune homme s'était conduit admirablement, durant toute cette guerre, et il avait gagné le grade de lieutenant au combat de Montmorency. Jacques pleurait d'avance à l'idée qu'il pouvait être séparé de cet excellent frère d'armes et de cœur. Il l'aimait de toute la force de ses affections brisées. Le plus jeune des Landry avait dans ses traits tout ce qu'un homme peut prendre à la figure d'une jolie femme sans avoir l'air efféminé ; il portait surtout la ressemblance morale de sa sœur, et il essayait de rendre à Jacques,

qu'il admirait beaucoup, quelque chose de la tendresse de Marie ; il ne manquait à ce sentiment que cette nuance exquise qui ne peut exister qu'entre un cœur d'homme et un cœur de femme, l'amour.

Le pressentiment de Jacques ne l'avait pas trompé : en arrivant au lieu qu'il avait remarqué, il vit dans une dépression du terrain, en partie comblée par des cadavres d'Anglais et de Français, un corps de jeune homme dont on n'apercevait qu'une épaule et les extrémités inférieures. Il lui fut facile de reconnaître son pauvre lieutenant. Il se hâta de le dégager, pour l'emporter et s'assurer s'il vivait encore ; et dans son tendre empressement, il s'aperçut à peine qu'il était étroitement serré dans les bras d'un officier anglais, celui probablement qui lui avait porté le coup fatal : la mort retenait dans un embrassement éternel ces deux ennemis qui s'étaient joint pour se tuer !... L'Anglais était couché la face contre le Français, et comme il était plus grand, il le dépassait de toute la tête. Jacques le repoussa rudement et, saisissant son ami, il essaya de retrouver sur ses lèvres et sur son cœur les indices de la vie ; mais il ne s'y révélait ni respiration ni battement de cœur : le visage conservait seulement l'incarnat que donne l'action, il était froid ; le torse portait sur le côté un trou béant, qui semblait avoir été fermé jusqu'alors, car il s'en dégorgea, dans ce moment, un ruisseau de sang.

— Encore un ! s'écria Jacques, en pressant sur sa poitrine le cadavre insensible. Encore celui-là !... Il faut donc qu'ils me soient tous enlevés, et que mon cœur reste sans affection !...

Après ces paroles, il demeura un instant à regarder cette figure, image d'une autre plus chère encore et dont il allait perdre avec celle-ci le dernier souvenir vivant ; puis se levant par un de ces mouvements passionnés qui lui étaient naturels, il s'écria en brandissant son coutelas :

— Maudits Anglais ! que vous m'aurez fait de mal !...

Et en articulant cette imprécation, ses yeux s'arrêtèrent sur l'officier ennemi qui n'était plus gisant devant lui, mais à genoux et assis sur ses talons. Pendant l'instant de contemplation navrante que Jacques avait donné aux restes de son ami, l'Anglais, qui n'était que blessé, ranimé sans doute par la secousse qu'il venait d'éprouver, s'était relevé peu à peu, et en apercevant le groupe pitoyable que formait P'tit-Toine dans les bras de Jacques, il s'était arrêté à les considérer avec un regard vitré et comme perdu dans le vague de l'oubli. Il était horrible à voir ; une blessure lui séparait presque le visage en deux, mutilant le nez et les lèvres de manière à leur ôter toute forme humaine.

Jacques, dans son premier mouvement, sans considérer qu'il avait devant lui un ennemi vaincu et blessé, se précipita vers cet adversaire impuissant, et levant sa terrible lame, il s'écria :

— Et c'est toi, misérable, qui l'a tué !...

— Non, capitaine Jacques Hébert, répondit l'officier d'une voix calme et dans un français irréprochable, j'ai voulu le sauver !...

— Tu as voulu le sauver, toi ?... le sauver ?... mais tu le tenais étouffé dans tes bras !... Et pourquoi donc voulais-tu le sauver ? Tu n'es donc pas un Anglais ?...

— Oui, je suis Anglais et j'ai voulu le sauver ;... je ne vous dis pas cela parce que vous me menacez de m'enlever le reste d'une vie misérable à laquelle je ne tiens plus, mais parce que c'est la vérité... j'aimais ce pauvre Antoine Landry !... mais il était trop tard... le fer qui l'avait frappé traversait son corps, je venais moi-même d'être blessé, je n'ai eu que le temps d'arracher l'arme de la plaie et de me jeter sur sa poitrine pour empêcher le sang de sortir : je voulais aussi mourir sur un cœur ami ; un cœur qui ne pût me maudire, comme vous venez de le faire, M. Jacques !... Et puis, j'aurais voulu lui parler avant qu'il ne mourut... j'aurais voulu lui parler de vous et de Marie... lui dire.....

— Mais je ne me trompe donc pas... interrompit Jacques, frappé et retenu par ces paroles et cette voix qui lui rappelaient une ancienne connaissance ;— c'est bien vous, capitaine Gordon, que je revois ainsi !... Pardonnez au premier transport d'une douleur cruelle.

George, qui avait articulé avec effort les quelques phrases que nous avons entendues, fut pris d'une grande faiblesse ; tout son corps se couvrit d'une sueur froide ; Jacques crut qu'il allait rendre le dernier soupir. Durant cette syncope, il étendait toujours sa main vers celui-ci comme pour vouloir l'attirer à lui, et il prononça plusieurs fois ces mots à travers un balbutiement inintelligible :

— Jacques Hébert !... Marie !... Mon Dieu !... Winslow !... Où suis-je ?...

Le capitaine Hébert lui couvrit le front de neige, lava son visage que le sang voilait complètement, et il chercha sur son corps pour s'assurer s'il n'avait pas d'autres blessures graves, afin de les panser à la hâte. Une balle lui avait traversé le cou, au-dessus des clavicules, deux autres avaient pénétré dans le ventre à la base du foie.

— En voilà plus qu'il n'en faut pour le tuer, dit Jacques à ses compagnons. Faites un brancard avec vos fusils et nous allons le transporter avec le corps d'Antoine à l'hôpital-général.

Cet ordre s'exécuta sur-le-champ. Le trajet qu'il leur fallait

faire était long et difficile, avec un pareil fardeau. Ils n'en avaient pas franchi la moitié, que le capitaine Gordon fut saisi d'un frissonnement convulsif à la suite duquel il reprit connaissance avec un peu de vigueur ; et il fit signe à ses porteurs de s'arrêter.

— Où me conduisez-vous ? dit-il.

— A l'hôpital, répondit Jacques, pour vous faire donner les soins que reçoivent nos officiers.

— Merci, capitaine, c'est inutile, n'allez pas plus loin... Dieu veut que mon chemin se termine ici... je sens la mort qui monte à mon cœur... veuillez toucher ma main, il me semble qu'elle est froide.

— Oui, répondit celui-ci, elle me paraît se glacer !... Mais ce n'est peut-être que de la faiblesse...

— Oh ! j'aurais voulu vous la donner chaude de toute la vie de mon cœur ; mais je suis encore heureux de pouvoir vous rencontrer et vous dire quelques mots avant de mourir, un adieu d'ami... L'appellerez-vous ainsi, vous ?

Jacques lui serra affectueusement la main, et ne lui cacha pas les larmes qui lui venaient aux yeux. George continua :

— M'avez-vous bien pardonné le mal que ma conduite légère et lâche a pu vous faire autrefois ?...

— Capitaine Gordon, tout a été pardonné le soir où je vous ai vu lancer vos insignes militaires à la figure de Murray.

— C'est vrai ! et vous me l'avez prouvé de suite en me délivrant d'un supplice que vous aviez bien le droit de m'infliger comme aux autres. Veuillez accepter un gage de ma reconnaissance pour votre conduite généreuse, et une preuve que j'ai fait des efforts pour mériter encore votre pardon et votre estime.

En même temps l'officier anglais détacha péniblement son épée, et il l'offrit à Jacques, ajoutant :

— N'en ayez pas d'horreur ; ce n'est pas elle qui a servi à chasser vos compatriotes... celle-ci n'a jamais frappé un Français en traître.

— Oh ! je la reçois comme le souvenir d'un frère d'armes, et si jamais je la porte contre les vôtres, j'espère qu'elle saura distinguer les adversaires nobles et généreux comme vous !...

— Voici maintenant, poursuivit George, une lettre que j'avais prise sur moi, ce matin, espérant que j'aurais l'occasion de vous la faire parvenir ;... elle vous servira peut-être à retrouver Marie.

En achevant ces mots, il la tira de la poche de sa veste ; elle se trouva toute inondée de sang, et elle portait à un angle la trace d'une des balles qui avait blessé George :

— Si vous la recevez, et si vous pouvez la lire, vous voyez que vous ne pourrez pas en remercier votre bataillon.

— Et vous devez avouer que vous n'avez pas cherché à la mettre à l'abri de nos coups, répondit Jacques.

Il passa un léger sourire sur la figure de George ; et ce fut le dernier de sa vie ; car aussitôt après, sa voix s'altéra sensiblement et il fallut le soutenir, car il s'affaissait ; sa figure prit cette teinte de profond recueillement qui semble refléter l'éternité. Faisant signe à Jacques de s'approcher, il lui dit à voix plus basse, en lui montrant un petit crucifix qu'il tenait entre sa main et son cœur :

— Je veux mourir catholique, j'ai pris cette résolution depuis plusieurs années ;... ce n'est que l'occasion qui m'a manqué.... je suis prêt... je sais ce qu'il faut croire... je désire être baptisé.

— Courez chercher l'Abbé de LaLoutre, dit Jacques à l'un de ses hommes, il doit être à la ferme Dumont.

— C'est trop loin !... murmura George ; le Père a, là, beaucoup à faire avec les siens, il ne viendra pas ici pour un Anglais.

— Il viendra, s'écria Jacques ; cours, Bastarache !

— Il y viendrait pour le diable, dit celui-ci en prenant ses jambes à son cou, si le diable voulait un tant soit peu ne plus être protestant et goûter de l'eau bénite, comme ce bon confrère anglais !

Mais le messager était à peine parti qu'une seconde défaillance s'empara de l'officier ; Jacques crut que c'était l'agonie, il courut à un ruisseau voisin, puisa de l'eau dans son chapeau, et, revenant au mourant, il fit sur sa tête l'ablution baptismale en prononçant les paroles sacramentelles. George n'avait pas complètement perdu l'usage de ses sens ; l'on voyait, au mouvement régulier de ses lèvres, qu'il récitait une prière, et sa figure semblait s'illuminer de cette joie surnaturelle qui rayonne d'une âme éclairée soudainement par la foi. Il resta, durant un moment, silencieux et recueilli, puis il baisa la croix qui pendait à son cou, et, l'élevant ensuite vers Jacques, il murmura à son oreille :

— Je l'ai trouvée près de la maison du père Landry, après le départ de la famille, et je l'ai toujours portée ; elle m'a bien inspiré ; elle m'est arrivée quand mon bonheur terrestre m'était ravi pour me conduire vers des jouissances meilleures !... Vous la laisserez reposer sur mon cœur..... Je puis, à présent, être mis dans une encente bénie ; je désire être enterré avec notre pauvre P'tit-Toine : que je sois uni éternellement avec un de ces cœurs honnêtes sur cette terre où l'on maudira si longtemps le nom des Anglais !... Jacques, quand vous retrouverez Marie, dites-lui que j'ai expié mes torts envers elle, que j'ai travaillé à votre réunion, que j'ai reçu mon pardon de votre main avec le titre de ma foi... Demandez-lui de ne pas haïr quelqu'un qui l'a sincèrement aimée...

Dites lui, Jacques, dites-lui que j'emporte l'espoir, en mourant dans le sein de son Eglise, de confondre ma vie avec la sienne dans l'océan de l'amour divin... Mon cher rival, ajouta-t-il avec plus de difficulté, la jalousie est une chose de la terre,... elle ne sépare personne, là-haut... là, rien que l'amour!... que l'amour infini!...

Jacques sentit encore un léger pressement sur sa main, après lequel le corps de l'officier resta immobile comme la terre sur laquelle il était couché.

Un profond sentiment de pitié et de respect religieux domina pendant quelque temps tous les témoins de cette triste scène : ils ne savaient à qui donner plus de regret, à George ou à Antoine : Jacques donna ses larmes de soldat et de proscrit aux deux ; puis il fit transporter leurs restes au cimetière de la ville. Là, au milieu du recueillement du deuil et de la nuit, il les fit inhumer cœur contre cœur, selon le désir de George, à un endroit qu'il marqua ; et quelques jours après, il alla planter sur le tertre nouvellement élevé, une planche grossièrement polie sur laquelle il avait gravé avec son couteau, dans ses heures de bivouac, deux épées croisées, avec cette épitaphe au-dessus :

A MES DEUX FRÈRES,
PAIX ET BONHEUR
AU CIEL.

Aussitôt que Jacques en eut le loisir, il ouvrit la lettre du capitaine Gordon ; elle était ainsi conçue :

“ Québec, 28 Avril au matin.

Monsieur le Capitaine,

“ J'ai su, l'automne dernier, que le corps de M. de Boishébert, dont vous faites parti, était attaché dans l'armée de Québec ; et comme je suppose qu'il doit encore prendre part aux opérations que monsieur de Lévis vient entreprendre contre nous, aujourd'hui, je me permets de vous écrire cette lettre, ayant l'intention de vous la faire parvenir par le premier moyen que le hasard m'offrira, soit que nous soyons heureux ou malheureux dans le combat que nous allons livrer. Depuis notre séparation au presytere de Grand-Pré, j'ai cherché toutes les occasions de soulager la famille Landry dans l'infortune où mon gouvernement l'a plongée. Arrivé à Boston, quelques jours seulement après madame Landry et sa fille, j'ai chargé une tante de notre colonel Winslow d'aller les recueillir avec la veuve Trahan au milieu des autres proscrits, et de leur donner tous les soins que leur état requérait ; pour ne

pas éveiller leurs soupçons et effrayer leur délicatesse, j'avais prié cette dame de ne jamais prononcer mon nom devant ses protégées.

“ Vos amis étaient à bord d'un transport qui avait été dirigé en premier lieu sur la Pensylvanie, mais que les vents avaient rejeté sur les côtes du Massachusetts.

“ Sous prétexte de leur procurer un travail de leur choix, l'excellente famille Winslow les conduisit dans un petit village des environs où ils avaient une maison de campagne : je pus ainsi veiller sur eux et leur laisser ignorer ma présence dans la Nouvelle-Angleterre ; et ils acceptèrent plus volontiers les services que je leur fis rendre. D'un autre côté, je fis faire partout des recherches pour découvrir le père Landry. Elles furent infructueuses à New-York et dans le Maryland. Vers la fin de l'hiver, j'appris qu'un grand nombre d'Acadiens avaient abordé à Philadelphie. Malheureusement, je fus obligé de partir presque aussitôt pour l'Angleterre, et je ne revins en Amérique qu'en 1758, avec l'armée d'Amherst, pour prendre part au siège de Louisbourg ; et depuis, mon régiment est resté attaché à l'armée du St-Laurent. Mais j'avais, dans le colonel Winslow et sa famille, des amis dévoués à mes intérêts.

“ L'année dernière, j'ai reçu de mon ancien commandant la lettre incluse dans celle-ci. Je vous l'adresse, quoiqu'elle révèle ce que j'ai pu faire pour votre fiancée et ses parents ; je n'ai le temps ni de la traduire, ni même de vous en donner la substance. Elle témoignera de la sincérité de mon affection pour vos compatriotes et du désintéressement de mon cœur brisé ; et vous donnerez, j'espère, à mon souvenir une estime que vous avez dû refuser à ma vie... car j'ai un pressentiment, ... qui n'est peut-être que la nuance d'un désir non avoué... les trompettes qui sonnent l'alarme tout autour de moi me semblent l'appel d'une autre vie... j'espère qu'elle sera meilleure que celle-ci.

“ Il me faut courir aux armes, peut-être pour me trouver encore poitrine contre poitrine avec vous... Ah ! soyez persuadé d'avance que je n'apporte à ce combat que de l'estime pour vous et pour votre nation.

“ Je me rappelle que c'est une de mes lettres qui vous a fait le plus de mal à vous et à Marie : eh bien ! puisse celle que vous allez lire avoir des conséquences plus favorables à votre bonheur : c'est mon désir le plus ardent.

“ GEORGE GORDON.”

Jacques, dans son premier transport, ouvrit la seconde lettre, oubliant qu'il ne pouvait pas en lire un mot. Il fut au désespoir en constatant qu'il n'y avait aucune personne de sa connaissance

en état de lui en donner la traduction. Il fut donc forcé d'attendre un Œdipe inconnu, pour avoir la révélation de cette énigme précieuse qu'il tenait sous la main.

V

Les Anglais étant entres dans Québec, il fallait que Lévis entreprit un siège ; un siège !... avec quoi?... Avec du courage, de l'énergie, de la patience, avec de l'héroïsme, sans doute : mais notre armée était réduite à quelques bataillons ; elle avait apporté de Montréal ses rations mesurées pour quelques semaines, et elle attendait de France la grosse artillerie de siège pour démanteler une ville qu'il lui faudrait rebâtir aussitôt après l'avoir prise, pour y subir lui-même d'autres assauts. Cependant Lévis ne balance pas ; il jette autour des remparts cette poignée de monde, et il fait commencer les tranchées : il comptait sur la Providence — les colons étaient habitués à tout attendre d'elle ;—il espérait encore recevoir des secours de la France ;—on croit si difficilement à l'abandon d'une cause à laquelle on a tout sacrifié soi-même ! Tout dépendait de la promptitude que notre métropole ou l'Angleterre mettrait dans l'expédition des envois de troupes. La première flotte venue devait décider du sort de l'une et l'autre armée. Un jeu du vent et de la mer permis par les décrets de Dieu allait régler définitivement notre avenir national. Qui sait avec quel intérêt nos hommes se mirent à étudier le ciel et l'océan dans la direction de la France?...Un nuage à l'orient, une houle menaçante qui couvrait sur le golfe, faisait battre leur cœur. Leur dernier regard, le soir, se portait à l'horison, et leur premier, le matin, se fixait encore sur cette ligne incertaine qui cachait leur destinée.

Lévis réussit à faire arriver sur les lieux une quinzaine de canons : c'était des petites pièces insuffisantes à faire brèche. Elles étaient pourtant encore trop nombreuses pour les munitions qu'elles pouvaient consommer. On fut réduit à ne faire tirer à chacune qu'un boulet par heure. C'était se contenter de dire aux Anglais que la France était encore là ; ils répondaient à ces faibles efforts par la voix de cent quarante bouches à feu de grand calibre. Il fallait qu'ils fussent eux-mêmes bien réduits, ou devenus bien prudents pour ne rien tenter de plus contre des assiégeants en pareil désarroi. Ce n'était pas là un siège, c'était une trêve forcée, un repos de lutteurs atterrés.

Un soir, on vit dans le lointain une voile qui s'avavançait sous le soleil couchant, un côté dans la lumière, un côté dans l'ombre, image du sort contraire qu'elle apportait à chaque armée. C'était une frégate : l'histoire semble dire qu'elle ne portait pas de couleurs. Elle voguait avec précaution : en écoutant les détonations qui retentissaient autour de la ville, elle interrogeait l'espace, lui demandant où était le vainqueur, où était le vaincu. Et d'un autre côté, Anglais et Français demandaient en la regardant : " Viens-tu de France ou d'Angleterre ?... viens-tu nous apporter la vie ou la mort ?" Quelle torture ce fut que ce dernier moment d'incertitude, surtout pour les vainqueurs de Sainte-Foy !

Le vaisseau s'approchait toujours.

Quand il fut dans la rade, ne craignant plus sans doute de révéler son drapeau, il salua la citadelle par vingt-et-un coups de canon. Alors la grande vérité se fait pour tout le monde, produisant d'une part le délire de la joie, et de l'autre le désespoir. La garnison prit plaisir à venir l'annoncer aux assiégeants, par des clameurs frénétiques qui durèrent des heures entières. Avec ces cris commença notre agonie ; ils déchiraient nos cœurs et donnaient à notre deuil quelque chose de cruel.

Deux jours après, deux autres frégates anglaises entrèrent dans le port : elles formaient l'avant-garde d'une flotte et d'une armée. Alors Lévis, le brave Lévis, fit ployer ses tentes et ce drapeau blanc qui ne devait plus revoir les bords du St-Laurent, et il alla dire dans tous les rangs : "*Allons-nous-en !*"

La France n'avait pas de secours à nous envoyer, cette année-là, mais elle nous fulminait de la banqueroute ; elle faisait perdre à la colonie pour quarante millions de créance !...

Nous nous étions saignés pour défendre la puissance et les intérêts de notre métropole et elle nous ruinait au moment de nous abandonner ! Eh bien ! ces hommes qu'on dépouille, qu'on affame sur le champ de bataille, qu'on méprise à la cour, qu'on ignore ailleurs, qu'on abandonne partout par impuissance et par égoïsme, ces soldats sans chemises et sans souliers, avec leurs gibernes et leurs sacoches vides, croyez-vous qu'en s'éloignant de Québec ils vont s'asseoir dans leurs chaumières pour y attendre la loi du vainqueur, et y recevoir le nom du nouveau maître ? Oh ! non, mille fois non ! ils ont encore du sang, et la terre va leur produire du froment nouveau qu'ils mangeront sans prendre le temps de le broyer ; puis ils défendront pied à pied tout ce qu'il leur restera de territoire depuis Québec jusqu'au lac Ontario, depuis le lac Champlain jusqu'au St.-Laurent ; et quand on leur aura tout arraché,

ils espéreront encore se frayer un chemin jusqu'aux sources du Mississipi, franchir plus de mille lieues de solitude et de forêts, pour aller abriter l'honneur des armes de la France dans les régions pestiférées de la Louisiane ! Telle est leur résolution ; ils n'étaient pas quatre mille hommes contre cinquante mille adversaires ! En vérité, on dirait des Titans pour qui le monde n'avait que l'espace d'une enjambée !

Merci, nos pères ! vous avez fièrement illustré notre défaite ; votre héroïsme !... c'est un grand héritage que vous nous avez laissé dans notre infortune. Faut-il s'étonner si les Anglais, après la paix, trouvaient encore tant d'orgueil dans ces gentils hommes nécessaires qui passaient devant eux avec mépris dans les rues de Québec ? ... Le joug n'abâtardit pas sitôt les héros de semblables épopées. Merci, nos pères ! Ah ! nous avons bien besoin, dans la carrière pénible qui allait s'ouvrir devant nous, du spectacle de vos vertus et de vos exemples, et vous en avez été prodigues. Et, aujourd'hui, dans ces temps mauvais où des défections déplorables nous humilient tous les jours, où une légion d'autres Bigot s'appréhendent à vendre ce grand héritage de gloire que vous nous avez transmis, pour les oripeaux d'un petit pouvoir, ou les miettes qui tombent de la table d'une bureaucratie délétère... nous avons besoin de relire notre histoire pour nous sentir de l'orgueil national, encore !...

Mais la fortune ne permit pas même à nos pères d'atteindre le but suprême de leur résolution désespérée, et le chemin du Mississipi leur fut encore fermé.

Pendant que Lévis courait à tous les points menacés, ranimait le courage des soldats, demandant de nouveaux sacrifices aux villageois épuisés, les trois armées anglaises entrées en campagne convergeaient vers l'île de Montréal : celle de Murray et Rollo par le bas du St.-Laurent, celle d'Haviland, par le lac Champlain, celle d'Amherst par le haut St.-Laurent. Pouchot, le vaillant défenseur du fort Niagara, arrêta pendant douze jours, avec deux cents hommes, toute la division du général en chef, devant le petit fort Lévis, une bicoque située au-dessous du lac Ontario. Cette division d'Amherst comptait onze mille combattants. Pendant ce temps-là, Murray passa devant le fort Jacques-Cartier, et brûla Sorel ; Haviland occupa l'Île-aux-Noix et St.-Jean, abandonnés successivement par Bougainville ; et quelques jours après, Montréal se vit investi par les trois corps d'invasion. Cette ville n'était alors qu'un gros bourg, ouvert aux quatre vents, protégé simplement contre les flèches des sauvages.

Il n'y avait plus de résistance possible ; il ne restait de poudre que pour un combat, et nous n'avions de nourriture que pour quinze jours.

Le gouverneur assembla un conseil de guerre, on y délibéra sur l'état de la colonie, on rédigea un projet de capitulation, et puis on fit proposer aux conquérants un armistice d'un mois. L'armistice fut refusé, mais les articles de la capitulation furent tous acceptés ; sauf les deux qui demandaient la neutralité perpétuelle des Canadiens et les honneurs de la guerre pour les troupes françaises. Lévis, en apprenant ce refus, se leva indigné : il avait bien mérité les honneurs du soldat, celui-là ! Il voulut aller se réfugier sur la petite île Ste.-Hélène et s'y faire ensevelir avec le drapeau de la France. C'était un acte de désespoir, qui exposait à la vengeance du vainqueur les habitants restés à sa merci ; M. de Vaudreuil et les autres trouvèrent plus humain d'accepter une humiliation qui assurait d'ailleurs à la colonie des conditions passables si elles étaient sincèrement accordées.

Le 8 septembre, l'acte de capitulation fut signé, et les Anglais entrèrent dans la ville.

Il n'y avait plus de Nouvelle-France ; près de deux siècles de sacrifices et de combats étaient perdus !...

Aussitôt après, les soldats déposèrent leurs armes qu'ils n'avaient pas quittées depuis six ans ; les quelques sauvages qui nous étaient restés fidèles dirent adieu au grand chef des Français et à leurs compagnons d'armes, puis regagnèrent la forêt : pour eux, leurs anciens alliés étaient un peuple déchu : les troupes régulières s'acheminèrent vers les vaisseaux qui devaient les rendre à la France ; et les miliciens les plus infortunés de cette grande infortune, furent conduits devant des magistrats militaires pour subir un supplice pire que celui des *fourches caudines*, celui de jurer leur allégeance à l'Angleterre ainsi qu'avaient été forcés de le faire tous les habitants des rives du St.-Laurent. Ceux-là, la nécessité, les besoins pressants de la famille les rivaient à la terre conquise ; il fallait qu'ils passassent sous le joug !... Alors, il y en eut qui firent entendre des imprécations contre cette cour de Sardnapale qui régnait à Versailles, et veillait dans ses débauches sur l'honneur de la nation ; qui gorgeait des concubines auxquelles elle abandonnait le sceptre, et laissait, dans son épuisement et sa gueuserie, écraser ses héros sans secours, démembrer l'empire, ruiner le prestige et l'influence de la France de Louis XIV, et borner son action civilisatrice dans le monde ; gouvernement hermaphrodite, qui, par l'impudeur de ses vices et la mollesse de sa conduite, n'inspirait

de hardiesse qu'aux fripons dissolus ; gouvernement marqué par la main de la justice divine, et que le peuple, soulevé comme la tempête, allait bientôt briser et rejeter dans l'ombre du passé avec les choses vieilles et souillées.

O vous, bergers courtisans ! qui durant ces jours de deuil, fatigués d'entendre le son des clairons et ces histoires de batailles, qu'on livrait *pour quelques arpents de neige*, passiez vos heures aux chevets des *Phillis* et des *Chloée*, lisant, sous tenture de damas, des idylles à ces bergères poudrées et peu candides inventées dans cette époque d'afféterie !... ô vous tous, petits et grands bénéficiers, abbés mignons et parfumés, à qui l'héritage ou la faveur donnait la robe ; hommes privilégiés qui n'étiez ni prêtres ni citoyens, qui dépensiez alors vos redevances à faire la cour aux Omphale régnautes, afin qu'elles empêchassent le roi de vous demander des sacrifices pour soutenir l'Etat ébranlé, ah ! vous ne saviez pas, dans votre égoïsme aveugle, ce qui se passait dans le cœur de plusieurs milliers de vos compatriotes d'Amérique, quand on venait leur dire, en leur mettant un fer sur la gorge et une torche au seuil de leur demeure : " Jurez d'être Anglais ! Donnez votre nom, votre parole, votre pensée, votre génie, votre travail, votre postérité à la nation que vous détestez le plus, et qui vous a fait le plus de mal ; jurez d'aimer ce qu'elle aimera et de combattre ceux qu'elle vous désignera, fussent-ils vos frères !..." Non, non, vous n'avez pas pu comprendre cela, car autrement, vous n'auriez pas balancé à jeter aux pieds du trône de ce *bon Louis XV* cette fraction de vos revenus qu'on vous demandait pour venir à notre secours ; et puis, vous ignoriez ce que deviendraient un jour ces *quelques arpents de neige*, qui s'étendaient depuis le pôle jusqu'à l'équateur !

N. B.

(A continuer.)

AVENTURES ET VOYAGES.

LA PÉTROLIE.

(SUITE.)

IV

D'HUILE-VILLE A CHERRY-RUN.

Le chemin d'Oil-City à Cherry-Run est la grande route par laquelle passent incessamment tous les produits de son canton et ceux de Tar-Farm, Blood-Farm, Egbert-Farm et Pithole-City. Cette route, si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, n'a sa pareille en aucun lieu du globe. J'ai vu, certes, de beaux échantillons de boue à Balaklava ; mais la boue d'ici, par son épaisseur, sa tenacité, ses nuances multicolores et son odeur nauséabonde, l'emporte sur toutes les boues imaginables. De la boue partout et toujours,—comme partout aussi le derrick et l'odeur du gaz,—boue noir foncé dans Oil-Creek, boue noir verdâtre, fétide et repoussante dans le voisinage des sources, boue jaune à Cherry-Run, enfin de toutes les teintes et de toutes les profondeurs. Dans certains endroits du chemin, les fondrières sont si affreuses qu'elles sont un danger pour les chevaux et les voitures qui s'en approchent. On a essayé

de les remplir avec d'énormes pierres qu'on y a fait rouler des collines voisines, mais cette méthode n'a pas amélioré la voie.

Sur un trajet d'un mille ou deux au-dessus d'Oil-City, le chemin en question contourne la base de collines qui enserrant une étroite vallée, jadis admirablement pittoresque, et dont la solitude, il y a quatre ans à peine, n'était troublée que par les daims qui venaient la nuit s'abreuver au courant. En bas, de grands radeaux de barils d'hulle descendent le cours de la rivière, tandis qu'en sens inverse des chevaux, dans l'eau jusqu'au ventre, remorquent de longues files de bateaux chargés de fûts vides. Partout des chariots se frayant péniblement un chemin à travers la boue, les uns ensevelis jusqu'aux moyeux, dans une position désespérée, les autres culbutés sur le flanc. Tout à coup, à un détour de la voie, la vallée s'élargit, et la route conduit droit à un rapide ruisseau de montagne, ou plutôt à une rivière nommée Oil-Creek, que l'on traverse à gué par la belle saison, mais qui, pendant les pluies, devient infranchissable.

Ce point dépassé, on entre dans une large vallée à fond plat, qui présente à l'œil un paysage qu'on chercherait vainement ailleurs, si ce n'est peut-être à Pithole-City. La forêt a été grossièrement éclaircie ; là où les arbres n'ont pas pu être abattus, on les a dépouillés de leur écorce, et ils ne présentent plus que des troncs morts et blanchis. Toute la ligne de la clairière de chaque côté du torrent n'est, pendant trois milles et plus, qu'une suite non interrompue de derricks. Ces échafaudages s'élèvent, les uns à côté des autres, en masse aussi compacte que les mâts des navires qui bordent la Tamise au-dessous de Londres. Chacun d'eux a sa baraque à machine à vapeur, et chacun ses cuves immenses, tout cela noir, sale, grassex et emplissant l'air d'une odeur repoussante.

La boue maintenant a comparativement disparu, si ce n'est dans les ravins et les ornières profondes ; mais la route n'en est pas plus facile, car, pour la suivre, il faut louvoyer avec précaution entre les derricks, sous les leviers menaçants des machines, ou au bord d'énormes cuves de douze ou quinze pieds de profondeur, enterrées au ras du sol et remplies d'huile. De ces puits innombrables, les uns en activité, dégorgeant dans leurs réservoirs, sous l'effet régulier des pompes, des flots épais et poisseux de liquide infect ; d'autres, les nouveaux, rendent leur eau saumâtre, à la grande joie des propriétaires ; car la règle est : pas de saumure, pas d'huile. Plus loin, on épuise l'eau de puits noyés par l'inondation de mai dernier, tandis qu'à côté on tente quelque nouveau forage ; mais le plus grand nombre des puits restent taris et abandonnés. Dans le

fait, la première chose qui frappe le visiteur, c'est le silence qui, relativement, domine d'un bout à l'autre dans une région où tout décele, d'une manière si évidente, une incomparable activité. Cet abandon vient en partie des dégâts causés aux puits lors de l'inondation dont je viens de parler, en partie de ce que les sources d'huile sont épuisées, et surtout de ce que tout le monde se rue à Pithole-City, où les puits ont donné jusqu'à présent un rendement pour ainsi dire non interrompu. Telles sont du moins les causes assignées à la désertion comparative de Cherry-Run. Mais il est difficile de se prononcer en cette matière, attendu que l'oléomanie déjoue toutes les règles ordinaires qui peuvent expliquer la conduite des hommes. Ce n'est pas seulement de la spéculation, c'est du jeu tout pur, du jeu à rouge ou noire, à pile ou face, et si ce jeu se faisait tout simplement avec des cartes ou des dés, il est probable que les neuf-dixièmes de ceux qui s'y livrent, par exemple, les puritains de la Nouvelle-Angleterre, s'en éloigneraient au plus vite ; mais comme les chances à courir exigent quelques fatigues personnelles assez dures et des privations peu agréables, la chose passe pour parfaitement licite et régulière.

Bon nombre d'industriels de Cherry-Run s'en sont allés à Pithole ; c'est un fait positif. J'ai passé au milieu de longues rangées de derricks silencieux où tout, roues, machines, courroies, était resté immobile et intact, comme si le travail eût été arrêté la veille ; où des files de bureaux, autrefois pleins d'animation, avaient leurs portes cadenassées, avec cet avis écrit à la craie et sans date : " Parti pour Pithole." C'était chose curieuse à voir que ces rues de hautes tours de bois venues tout à coup solitaires ; que ces puits paralysés, d'où l'eau s'échappait par intervalles, poussée par le dégagement du gaz ; que toutes ces enseignes mentionnant le nom des puits et des compagnies, et toutes portant cette recommandation : " On ne fume pas ici." — Comme s'il était besoin d'un pareil avertissement dans un lieu où les marais et les fossés sont remplis de pétrole, et où le gaz qui s'échappe des puits et du sol empoisonne l'air, en ne laissant voir les objets, rapprochés ou éloignés, que comme à travers les couches agitées des vapeurs d'une fournaise ardente !

On parcourt ainsi, à Cherry-Run, une distance de près d'un mille sur un chemin que se disputent l'huile, l'eau, la suie et la boue ; où les arbres sont aussi noirs et huileux que les derricks eux-mêmes, et où l'herbe semble avoir poussé dans une cheminée. Ce quartier franchi, on retombe sur un point où règne l'activité la plus grande, où les pompes marchent sans trêve ni repos. Ici ce

sont d'anciens puits qu'on creuse davantage, ou de nouveaux puits qu'on fore. Là des derricks se construisent à côté d'autres qui ont été brûlés par une explosion de gaz ou emportés par une inondation. Viennent ensuite des baraques de planches, dont les habitants en loques sont ou des charretiers ou des princes du pétrole, selon le cas. Au delà se présente un autre groupe de derricks abandonnés, entremêlés de restaurants et de débits de spiritueux. La route, un peu plus loin, mène droit à un bournier, au sortir duquel on passe successivement un gué et un pont vacillant fait de troncs d'arbres jetés sur un cours d'eau plus profond que d'ordinaire. Un coin de forêt à traverser, puis le chemin tourne tout à coup, et après qu'on a franchi un autre pont chancelant, on retombe en plein dédale de derricks, d'agences et de bureaux fermés, de compagnies ruinées, de cuves d'huile, de fragments de machines brisées, d'arbres jetés bas, de files de chariots chargés et de charretiers couverts de boue.

Qu'on tâche de se figurer, si l'on peut, une route pareille serpentant au fond d'une vallée calme, chaude, pittoresque, mais sombre et sale, saturée de gaz, chargée de suie, dépouillée de ses arbres, pour faire place aux derricks, ces mêmes derricks entassés pour faire place aux cuves d'huile, des ateliers fermés et abandonnés, des villages de bois alternant avec des hameaux composés de baraquements, et où tout est en proie à une animation fiévreuse ; qu'on mêle à cet ensemble des traces continuellement répétées d'inondation et d'incendie, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de ce qu'est la route de Cherry-Run au sortir d'Oil-City. Dans le fait, elle n'a d'analogue que celles de Petroleum-Centre, de Pithole-City et de deux ou trois autres localités du même genre situées dans cette région.

Mes compagnons et moi, nous fîmes un crochet pour aller visiter le puits de Reed creusé sur les dépendances de Blood-Farm. C'était, à une époque, le meilleur et le plus abondant du canton ; mais son rendement tomba de 500 barils par jour à 30, puis à 10, puis à 2. A ce moment survint l'inondation qui endommagea les travaux ; dans le public, on crut le puits à sec d'huile et ne valant pas la peine d'être réparé. Heureusement pour eux, les propriétaires en jugèrent différemment. Ils nettoyèrent le tube, en portèrent le diamètre de 4 pouces à 6 pouces, et la profondeur de 500 pieds à 600 pieds. La dépense fut une bagatelle, comparé au résultat ; car, depuis lors, le puits a fourni régulièrement 200 barils par jour, sans que rien ait encore fait prévoir de diminution probable. Il est vrai que les contrastes sont la règle ; sur le même demi-

arpent de sol où un homme fait une colossale fortune, dix autres se ruinent. L'expérience a prouvé que le rendement qui résulte de l'augmentation de diamètre ou de profondeur des puits ne paye pas la dépense ; néanmoins, il y a parfois des exceptions, et, quand elles ont lieu, les profits sont si gigantesques, qu'on voit nombre d'entrepreneurs se ruiner à tenter de refaire des puits bien réellement épuisés. On joue, en pareil cas, quitte ou double, et il n'y a pas de raison pour qu'un homme, qui a dépensé 10,000 dollars dans de mauvais puits, n'en risque pas 10,000 autres dans une chance qui peut faire de lui, selon le cas, un millionnaire ou un charretier. Dans cet étrange pays, on accepte l'une ou l'autre de ces positions comme chose toute naturelle, bien que, cela va sans dire, on préfère de beaucoup la première, et que ce soit à celle-là qu'on vise plus généralement. Nombre de puits ont été ainsi recréusés ; mais, dans la très-grande majorité des cas, la dépense a été en pure perte.

En face de la fenêtre à laquelle j'écris, la rivière est assez large, et l'activité règne dans la vallée, car le rendement de la plupart des puits y est abondant, et le transport de l'huile, à partir de Pithole, s'y fait sur une grande échelle par terre et par eau. A quelques pas est un derrick en partie brûlé, en partie disloqué par une explosion. Ses restes surplombent encore ce qui était autrefois un excellent puits. Mais il arriva qu'un beau jour la machine sauta, démolit le derrick, mit le feu au puits, tua pas mal de personnes, et, en fin de compte, alla retomber dans le jardin d'une maisonnette de planches à deux étages, où elle est encore gisante comme un cadavre d'éléphant. Rien d'extraordinaire jusque-là, si ce n'est que le lieu où la malheureuse chaudière alla s'échouer était, il y a quatre ans, la merveille du pays. Le petit cottage en question avait été bâti par le propriétaire des fermes de Tar et de Blood. Ces fermes se composaient de quelque 500 arpents de terre argileuse à moitié défrichée, et l'habitation, qui avait dû coûter un millier de dollars, passait pour un véritable palais ; c'était le Chatsworth, ou, si l'on veut, le Versailles des montagnes de la Pensylvanie. Tout compris, ces deux domaines réunis pouvaient alors valoir 50,000 dollars. Quand la fièvre de l'huile commença, les fermes furent cotées à 1,000 dollars l'arpent ; mais le propriétaire, qui n'était pas pressé de vendre, attendit que les prix s'élevassent. Il fit bien, car, un peu après, il vendit Tar-Farm 780,000 dollars, et Blood-Farm, près de 2 millions de dollars, soit ensemble environ 500,000 livres sterling. Les acquéreurs ont-ils fait une bonne affaire ? c'est ce que je ne saurais dire. Tout ce que

je sais, c'est que l'heureux vendeur a cessé d'habiter son cottage de planches ; il préfère vivre ailleurs, dans un palais de marbre.

A côté de cette ferme est celle de la veuve M'Clintock. C'était, paraît-il, un assez bon terrain à huile. La brave dame en tira une très-grosse somme, qu'elle tint à toucher en *greenbacks*, la monnaie courante aux Etats-Unis. En conséquence, elle reçut un paquet de billets d'un très-respectable volume, qu'elle serra précieusement, en continuant à vivre au milieu du vacarme des derricks et de l'odeur infecte du gaz des puits, dans une maisonnette isolée, qu'elle habitait de longue date. Or, il advint que, un soir, sa lampe à pétrole fit explosion, et que, dans l'incendie qui s'en suivit, la bonne vieille fut brûlée, elle, sa maison et ses *greenbacks* ; il n'y eut de sauvé, pour ses héritiers, que 80,000 dollars, qu'on était parvenu à lui faire placer dans les fonds publics américains.

Toute la Pétrolie est pleine d'anecdotes semblables, les unes véritables, comme celle que je viens de raconter, les autres également étonnantes, mais moins authentiques. C'est parmi ces dernières, espérons-le, que doit se ranger la récente et horrible nouvelle que l'huile de pétrole épurée est aujourd'hui recherchée comme un précieux ingrédient pour la fabrication d'un *champagne à bon marché*. Heureusement que, dans ces régions, le liquide le plus faible qu'on boive est le whisky.

V

DE CHERRY-RUN A PITHOLE.

La route qui de Cherry-Run conduit, par Rouseville, Plummer et les bois, à Pithole-Creek, est pour le moins aussi curieuse que celle d'Oil-City, que je viens de décrire. Avant de quitter Tar-Farm et Blood-Farm, notre caravane—nous étions seize, Anglais et Américains—visita les plus célèbres puits du voisinage : Maples-Shade, Jersey et la Coquette, jadis d'une abondance extrême, mais singulièrement réduits aujourd'hui. A côté de la Coquette, on venait de creuser un puits nouveau, qui rendait, disait-on, 350 barils par jour. A partir de ce point, le chemin n'est qu'une succession de mares de boue, de fondrières, de ponts chancelants, d'arbres abattus et de quartiers de rocher, avec des groupes de puits par intervalles, les uns en activité, les autres abandonnés. Au

milieu du jour, comme la chaleur était intolérable, nous fîmes une halte dans la forêt, à côté de ce qu'on appelle les *sources sulfureuses*. Là, en pleine solitude, s'élevait naturellement l'inévitable derrick; mais le forage n'avait jamais rien donné qu'une eau glacée et extrêmement sulfureuse, douée, dit-on, de vertus médicinales très-énergiques.

La vallée de Plummer est un des exemples les plus frappants à citer de tout ce qu'il y a d'incertain dans les entreprises de forage de puits de pétrole. Sa position au-dessus de Cherry-Run, sa conformation géographique, sa géologie, tout dénonçait cette région comme devant être une des plus productives de la Pensylvanie. L'huile flottait à la surface de tous les ruisseaux et suintait sous chaque pierre. L'atmosphère était imprégnée de gaz, et les interstices de ses couches de grès regorgeaient d'eau saumâtre. Plummer-Valley devint immédiatement le rendez-vous de tous les chercheurs d'huile; son terrain, encore boisé, s'y vendit des prix fabuleux; une ville se bâtit rapidement; les derricks s'élevèrent par centaines dans toutes les directions; les dollars s'y dépensèrent par millions, et le résultat définitif fut le plus complet fiasco. De tous les puits creusés, il n'en est pas un seul qui fournit seulement assez d'huile pour graisser sa machine. Aussi toute la vallée présente-t-elle le singulier spectacle d'une forêt de derricks aussi neufs que le jour de leur achèvement, d'agences fermées, de machines silencieuses et d'une immense collection de cuves vides et immaculées, qu'on dirait sorties le matin même des mains du tonnelier. Tout cela a l'air d'avoir été mis là comme une leçon à l'adresse des spéculateurs téméraires, et on le comprend si bien dans le pays, qu'on évite généralement de parler de Plummer; il semble que ce nom soit un présage sinistre. On peut se figurer ce qu'est la ville elle-même sous l'empire de pareilles circonstances. Arrêtée dans son essor en même temps que les entreprises d'alentour, elle ne se compose guère que de deux ou trois cents maisons de bois inhabitables, et ne peut offrir que deux hôtels à peu près passables.

Au sortir de cet embryon de cité, la route devient, si c'est possible, plus impraticable que jamais; elle est incessamment sillonnée par des chariots qui vont vers Pithole, chargés de houille et autres produits, et qui en reviennent avec de l'huile. Toutes ces voitures convergent vers Plummer, et, pendant plus d'un demi-mille, bêtes et gens sont dans la boue jusqu'au ventre et s'y démènent de la façon la plus désespérée. La boue n'est rien cependant en comparaison de ce qui les attend dans la traversée des collines boisées de Pithole, sur ce qu'on appelle la *Corduroy road*. Par route de

corduroy, on entend ici un passage à travers une forêt où l'on ne peut pas faire de route, passage dont les difficultés sont augmentées par des arbres abattus en travers du chemin. J'ai vu des *corduroy roads* aux Etats-Unis et au Canada, qu'on pouvait encore, à la rigueur, parcourir à cheval ou avec des voitures légères ; mais celle qui conduit à Pithole est littéralement exécration et dépasse tout ce qu'on peut imaginer de pis. C'est simplement une grossière litière de branchages, du milieu de laquelle pointent une multitude de chicots aigus, qui déchirent les pieds et les jambes des chevaux et les font tomber à chaque pas.

Après un mille environ de cet infernal trajet, on arrive enfin au sommet d'une haute colline, d'où la vue plonge sur une vallée boisée. Les deux flancs de cette crevasse ont été grossièrement déblayés pour faire place à une grande ville de bois dont les constructions vertes ou blanches, ou tout simplement à l'état brut, habitations, hôtels, magasins, baraques, etc., achevés ou commencés, vont s'éparpillant dans toutes les directions. Cette ville c'est Pithole-City, qui, au commencement d'avril 1865, était un bois épais appartenant à un pauvre fermier pennsylvanien. Elle compte aujourd'hui 8,000 à 10,000 habitants, et elle en comptera le double avant un an, si les affaires continuent à bien aller.

Tout est là si différent de ce que nous autres Européens nous sommes habitués à voir, qu'il est en quelque sorte impossible de faire une description du lieu qui en puisse donner une idée tant soit peu exacte. C'est une ville entièrement habitée, quoique à moitié bâtie, une ville qui est le grand centre du grand commerce du pétrole, une ville campée dans une forêt, au milieu de tronçons de pins déchiquetés, et entourée de toute part d'un océan de boue de la nature la plus tenace. Toutefois, contrairement à ce qu'on voit à Oil-City, la ville n'a point de derricks, ils sont tous plus bas, auprès du cours d'eau. D'un autre côté, les canaux boueux qui servent de rues sont au moins larges et spacieux, tandis que les misérables ruelles détrempées d'Oil-City forment des cloaques qui rattrapent en profondeur ce qui leur manque en largeur. Pithole, à vrai dire, n'a rien qui lui ressemble, même en Pétrolie, où tout est étrange.

Lorsque, en descendant de la colline, on met le pied dans la première rue, on reste assourdi du bruit des marteaux et des scies, car tout y est en construction ou en réparation, tant est défectueux ce qu'on s'est hâté de construire tout d'abord. D'un côté est une petite rangée d'importantes agences et de bureaux de compagnies, qui, du matin au soir, tressaillent d'activité et de mouvement, bien

qu'ils soient difficiles à distinguer des baraques où l'on est soi-disant logé à pied et à cheval, et où l'homme et la monture sont également maltraités. Viennent ensuite de longues files de maisons de bois véritablement convenables, à trois étages et souvent à balcons, les unes peintes, les autres absolument nues. Plus loin, une nouvelle rue avec des maisons dont tous les étages inférieurs sont occupés, tandis que ceux d'en haut se chevillent et s'achèvent ; puis un grand bâtiment de bois brut, surmonté d'une longue bannière, et dans lequel est installé un cirque équestre ; puis un grand hôtel, dont chaque chambre est occupée avant qu'on n'y ait donné le dernier coup de marteau : puis, à mesure que les maisons gagnent en importance, les magasins, dont le contenu se devine, comme à Oil-City, par les défroques qui en tapissent les abords ; car c'est partout le même système, et à Pithole comme ailleurs, princes de l'huile ou charretiers, on n'achète de nouveaux vêtements que quand les anciens s'en vont en lambeaux ; alors, ce moment venu, le chaland déguenillé entre dans le magasin, s'y déshabille, s'y rhabille à neuf et jette à la rue, au milieu de la boue, son ancien accoutrement.

S'il y avait une comparaison à faire entre ce lieu et ce qu'on voit en Europe, il faudrait le comparer à ce que sont l'intérieur et les abords d'une de nos grandes expositions internationales deux ou trois jours avant l'ouverture, alors que, naturellement, rien n'est achevé, et que charpentiers, maçons, menuisiers, emballeurs, architectes, surveillants, etc., se hâtent, se heurtent et font mal ce qui aurait pu être bien fait en prenant le temps nécessaire et que, au concert des marteaux et des scies, des gens vont et viennent, comme piqués de la tarentule, au milieu de caisses brisées et d'objets épars. Telle est à peu près la scène qu'offre en ce moment Pithole ; partout des échafaudages, des piles de charpentes brutes, partout des planches installées au-dessus de la boue, sur des tréteaux, et chargées d'articles et de provisions de toute espèce, épiceries, vins, meubles, batterie de cuisine, attendant leurs places dans des hôtels, des restaurants, des boutiques en construction : partout de vieilles caisses d'emballage, des bouteilles, de la vaisselle en morceaux, des bouts de solives ajustés avec de vieilles ferrailles, des blocs de pierre, des passerelles submergées et, par-ci par-là, des arbres abattus, et des bandes de chevaux surmenés, attachés à des poteaux, à des pierres, dans tous les coins enfin où le voyageur pressé peut laisser sa monture avec quelque espoir de la retrouver. Qu'on se représente un tohu-bohu semblable composant une ville d'une grande étendue, une ville de contradictions, où, à côté d'une

belle boutique, est une écurie fangeuse ou une maison-garnie plus sale encore, où les poteaux de télégraphes, aussi nombreux et plus nécessaires que les derricks, sont représentés par des pins étêtés et ébranchés, surgissant pêle-mêle au milieu de la boue du chemin ; qu'on peuple maintenant cette ville de la population la plus crottée qui soit au monde, d'attelages surchargés encombrant les rues et d'hommes couverts de boue s'assemblant en groupes, le carnet à la main, discutant le chiffre de production des puits, les prix des approvisionnements, les cours auxquels il faut acheter ou vendre, alors on aura quelque idée de Pithole-City, une ville encore aux mains des charpentiers et des menuisiers, une ville qui compte près de dix mille habitants cherchant, mais en vain, à la rendre habitable. Il est juste de dire pourtant qu'on trouve là deux hôtels où l'on est, du moins, proprement et suffisamment bien traité, et où l'on a des lits secs, bien que les matelas et les traversins du pays passent pour être bourrés avec des copeaux ; ces deux maisons exceptionnelles portent le nom de Morey-Farm et de Chase-House.

O. S.

(La fin à la prochaine livraison.)

SOUVENIRS.

AUGUSTUS SALA—GARNEAU—FERLAND.

J'aime de mon pays les riantes campagnes,
Ses étés si brillants et ses joyeux hivers,
Ses bosquets enchantés, de sapins toujours verts,
Et ses lacs transparents et ses hautes montagnes.
J'aime du Saint-Laurent, les rivages si beaux,
J'aime à les contempler le soir lorsque la brise
Agite mollement la surface des eaux.

AUGUSTE SOULARD.

Bien qu'il se soit fait depuis les événements de '37 un étrange mouvement littéraire en Canada ; bien que le réveil des intelligences, qui se manifeste chaque jour, soit du plus heureux augure pour la nationalité canadienne, on aurait tort de croire que le dernier mot soit dit, tous les rôles donnés, et toutes les carrières remplies. A la prose, à la poésie, à l'histoire, on a élevé, il est vrai, des autels : le journalisme, la botanique, la minéralogie, la zoologie comptent leurs adeptes, leurs représentants. Mais qui comblera les lacunes dans la république des lettres ? Qui créera parmi nous le genre épistolaire, la chronique littéraire, les *Mémoires* des contemporains ? Quels seront, sur les rives du St-Laurent, les émules des Français et des Anglais dans ces spécialités ?

S'il est vrai, comme l'a dit M. Fabre, que le Canada ne saurait prétendre à une littérature nationale, formulons le vœu qu'il devienne sans retard, quant aux lettres, une importante province de la France et de l'Angleterre, ses deux mère-patries.

Que le lettré canadien-français tienne son regard fixé sur Paris ; son compatriote d'origine saxonne, sur Londres : car, après les classiques anciens, voilà surtout les deux sources où l'un et l'autre ira puiser.

Pour le Canadien qui adoptera la langue de Milton et de Shakespeare, la chronique contemporaine, les *Lettres*, les *Mémoires* s'écriront sous l'inspiration de Horace Walpole, Pepys, Chesterfield, Junius, Lady Blessington, Lady W. Montague ; tandis que le Canadien qui parle la langue de Racine, de Fénelon, de Bossuet, de Voltaire, prendra pour ses modèles les Joinville, les d'Abrantès, les Sévigné, les De Stael, les Bourienne et mille autres.

Voilà quelles étaient nos réflexions, nos sujets de regret en relisant tout récemment une humble page de notre journal, dont tout le prix à nos yeux consistait à refléter un souvenir du passé, mais un souvenir auquel la mort récente de deux des personnages qui y figuraient, nos amis, prêtait une ineffable mélancolie. Eh bien ! disions-nous, voilà deux des plus belles intelligences, deux des plus loyaux caractères que notre Canada ait vu éclore, qui ont passé de parmi nous : malgré tout le soin de leur excellent biographe, combien de phases dans leur existence seront oubliées ! combien de rayons de lumière perdus ! Et nos neveux, qui nous demanderont quels étaient ces hommes de lettres, dans l'intimité du foyer domestique, dans le commerce journalier de la vie, qu'aurons-nous laissé pour les éclairer ? quels matériaux aurons-nous fournis pour l'histoire intime de la patrie ?

Tels étaient nos sujets de regret en parcourant notre journal en 1864. Cette page, lecteur, elle est à votre disposition, sans autre recommandation, sans autre appas que celui de la vérité des détails.

Nous avons dit 1864.

Reportez-vous à la fin de l'été ; les grandes chaleurs ont cessé ; l'air est serein, calme ; les bois ont encore leur verte parure ; les jardins étalent les présents de Pomone, à Sillery comme ailleurs : les vignes de Bellevue, de Hamwood, de Spencer Grange se tordent sous le poids de festons pourpres ou dorés qui eussent fait extasier Bacchus ou Silène ou n'importe quel bon vivant de l'antiquité : *Deus nobis hæc otia fecit.*

En ce temps, une question absorbante avait réuni, dans la vieille capitale, l'élite des intelligences des provinces britanniques. Un sanhédrin extraordinaire se tenait dans les salles de l'Assemblée Législative : il s'agissait de poser les bases du nouveau pacte social et politique que la marche des événements semblait exiger : sur

toutes ces grandes figures, ayant nom Geo. Brown, Tilley, Tupper, Grey, Galt, les traits teutons prédominaient ; mais la vieille Gaule, dans la dévorante énergie, dans la vivacité de quelques-uns des délégués, réclamait aussi les siens. Nous ne les nommerons pas pour ne pas blesser leur modestie ; mais il est un fait que nous ne saurions taire : tous ces représentants de la race anglaise étaient présidés par un homme de la *race inférieure* : un énergique vieillard ¹ que l'*arbitrage impérial* n'inquiéta jamais ; la Souveraine, pour honorer la nation dans un de ses chefs, l'avait placé parmi les grands de son royaume. Ce fait nous ne saurions le taire, car nous en sommes fiers, nous, Canadiens.

Un événement aussi gros d'avenir, inaugurant d'aussi vastes changements, avait attiré à Québec non-seulement les correspondants des principales feuilles de la République voisine, mais la monarchique Angleterre avait cru devoir se faire renseigner sur les résultats des délibérations par les aigles du journalisme ; l'organe de Lord Palmerston, le *Morning Post*, avait son correspondant ; le *Jupiter tonnant* de la presse de Londres, le *Times*, était dignement représenté ; un journal anglais non moins influent, le *Daily Telegraph*, avait à sa solde le rival de W. H. Russell pour le genre descriptif, et son supérieur pour la mordante ironie—le fameux Augustus Sala, connu dans les cinq parties du monde. De tous les écrivains distingués attachés à la presse, Sala était, sans contredit, celui qui éveillait le plus de sympathie chez les Canadiens ; celui aussi dont les appréciations devaient avoir le plus de retentissement en Angleterre. Sala avait déjà parlé en bien du Canada. N'avions-nous pas nous-même enregistré avec orgueil, au second volume des *Maple Leaves*, son témoignage :

“ Je me ferai fort d'avancer que les neuf-dixièmes de mes compatriotes de la haute classe ont des idées tout aussi exactes sur Montréal, Toronto, Québec, que sur Owyhee et sur Antannarivo. N'ai-je pas droit de croire que mes amis d'Angleterre sont aussi ignorants sur ce chapitre que je l'étais moi-même avant-hier. Il me semble qu'à part quelques négociants, quelques officiers du génie, quelques militaires, on semblait croire en Angleterre que ce n'était le fait de personne de savoir à quoi s'en tenir sur le compte des Canadiens. On pouvait contempler la cataracte de Niagara sans entrer sur le territoire britannique. Les artistes anglais n'ont pas pour habitude d'aller essayer leur palette dans ces environs-là.

“ L'*Alpine Club* les ignore. Pourquoi ne créerions-nous pas un

¹ Sir Etienne P. Taché.

Cataract Club ? Nous, Anglais, nous ne faisons aucun cas de ces magnifiques provinces, avec leur inépuisable fertilité—car l'âpreté du climat n'est pas la stérilité ; de ces nobles cités remplies d'un peuple loyal et si vigoureux. Nous passions outre en silence. Mais vient-il un pédant de collège (tel que Goldwin Smith), plein de morgue et de fanatisme, pérorer sur l'a-propos d'abandonner nos colonies, nous lui prêtons l'oreille. Eh bien ! si lâchement nous les abandonnons, à qui écherront-elles ?... Quelles haine ne nous voueront pas alors ces colons, maintenant si fermes dans leur allégeance, dès que nous leur aurons retiré notre protection ? Mais le Canada est devenu ' un embarras.'.....

“ Je n'ai nul désir de m'ériger en *ciceronne*, ni même d'instituer des comparaisons désagréables, en m'étendant sur la force et la solidité de caractère, la propreté, la beauté, le respect pour l'autorité, le respect pour soi-même mêlé à une douce gaieté qui distingue la société ; la courtoise, la franchise que je remarque chaque jour parmi le peuple de cette cité éloignée (Montréal) avec ses cent mille âmes ; Montréal avec sa cathédrale, ses palais, ses écoles, ses couvents, ses hôpitaux, ses quais, ses entrepôts, son merveilleux pont Victoria, son commerce croissant, sa prospérité toujours croissante, sa population de Français pleins de bravoure et de vivacité, qui en quelque sorte ne hasisent pas leurs compatriotes anglais ou écossais, mais qui, au contraire, vivent en bonne intelligence avec eux, et qui, certes, chérissent peu les Yankees. Mais c'est assez pour vous faire crever de rage, lorsque vous revenez en Angleterre, après avoir contemplé une ville (Montréal) qui, pour l'industrie, l'énergie, l'esprit public de ses habitants, ne le cède à aucune cité européenne, et qui, pour la propreté de ses rues, la beauté de ses édifices publics et le ton de la société, surpasse plusieurs des villes de l'ancien monde ; c'est assez pour vous faire crever de dépit, dis-je, que de croire que la majorité de nos concitoyens anglais se figurent les villes du Canada comme des amas de huttes, habitées par des bucherons à demi barbares portant capot de couverture et mocassins ; et d'entendre quelques rares individus pris de démence, agiter la question de l'abandon de la colonie ! Heureusement il réside à Pall-Mall un gentilhomme qui a visité le Canada, qui a vu Québec, qui a vu Montréal, qui a vu Toronto. Le nom de ce gentilhomme—le premier gentilhomme du royaume—c'est Albert-Edouard, Prince de Galles : lui, il connaît le Canada, ses ressources, ses richesses, sa force.”

Ainsi s'exprimait l'éloquent collaborateur du *Cornhill Magazine*, George Augustus Sala : nous le placions déjà parmi nos amis avant

de l'avoir vu : le hasard nous le fit bientôt connaître en personne ; la franchise de ses allures, ses saillies, la vivacité, l'enjouement de son caractère, ses connaissances profondes en littérature, son estime pour tout ce qui était français, lui eurent bientôt gagné les cœurs ; comme bien d'autres, nous subîmes l'influence de cette Circé. L'idée nous vint de réunir autour de lui quelques-uns de nos littérateurs canadiens : Sala, le téméraire ! avait osé dire à ses compatriotes que les Canadiens n'étaient pas des "forestiers barbares vêtus de *couverte*, portant mocassins, habitant de misérables huttes ; qu'ils étaient les égaux des peuples du vieux monde par l'intelligence." Nos historiens Garneau et Ferland, MM. C***, L***, C*** et quelques autres seraient sans doute charmés de rencontrer un aussi aimable causeur que l'était le correspondant du *Daily Telegraph*. En voilà plus qu'il en fallait pour justifier notre projet. Voici donc l'entrée contenue dans notre journal :

" 16 oct. 1864. Délicieuse journée,—excellente idée de notre ami de nous avoir fait dresser la table des rafraîchissements dans la serre même. MM. C***, F***, L*** n'ont pu venir : notre vieil abbé et notre ami Garneau ont lutté d'esprit et de gaieté avec Sala : quel cœur d'or l'impitoyable satyrique possède ! quels trésors de connaissances en littérature ! Il a été partout : il a tout vu, tout observé,—il prononce le français avec un *chic* parisien, il se moque de vous avec toute la grâce possible— il vous dira méchamment que la petite cascade de mon ruisseau Belleborne lui rappelle celles de la Suisse. Comme tous ces jolis causeurs, au besoin, usent du privilège des grands voyageurs : les compliments ne leur coûtent rien. " Nos *Blackhamburg*, nos Chaselas dorés égalent ce qu'il a vu de mieux en Europe." Notre chien du mont St. Bernard lui rappelle les avalanches des Alpes ; " la verdure de nos arbres le reporte au Devonshire ; " notre beau ciel, notre St.-Laurent, à la baie de Naples, au ciel d'Italie.—Quand à notre vieil ami, M. Ferland ; où donc a-t-il puisé cet enjouement extraordinaire, cette exquise appréciation des saillies du correspondant du *Daily Telegraph* ? M. Garneau est également agréable ; sa douce gravité semble intéresser Sala, qui s'informe de tout ; des épisodes de la guerre de 1759 viennent sur le tapis. L'Essai sur la Confédération du chevalier Taché est également passé en revue. Avez-vous lu l'*Histoire du Canada* écrite par M. Garneau ? demandai-je à Sala. Certainement, je l'ai lue. A propos du Canada, la discussion s'élève ; le chevalier Taché d'un côté, le satyrique anglais de l'autre : après quelques explications, les choses sont remises, *in statu quo antè bellum*. Le professeur Larue est très-heureux dans ses reparties. Sala est un gros

garçon : teint vermeil, charpente quarrée, point de favoris, une épaisse moustache grise orne sa lèvre supérieure : yeux noirs perçants ; il ressemble un peu de taille à Russell du *Times* ; mais sa physionomie porte moins que ce dernier l’empreinte de la souffrance physique : Russell, en effet faillit mourir de fatigue, de chaleur et du choléra pendant la révolte dans l’Inde en 1857-8...”

Le temps s’écoulait si agréablement que Sala avait presque oublié que ce soir-là même il devait se rendre au grand banquet que le Bureau de Commerce donnait aux *délégués* des Provinces maritimes. En attendant son livre sur le Canada, enregistrons le discours qu’il prononça à ce banquet :

“ Messieurs, je ne désire point vous retenir longtemps, mais je veux vous dire le plaisir que j’ai éprouvé en visitant le Canada ; je m’y sens comme dans mon pays, je vois autour de moi des figures dont le type m’est familier ; j’entends résonner les accents de la langue anglaise, je vois sur les murs le bon vieux drapeau de la Grande-Bretagne ! J’espère que ce que je vais dire ne blessera personne. Vous ne devez pas oublier que c’est un grand empire qui s’élève, et je conjure mes auditeurs de se souvenir qu’en Angleterre on veillera avec soin sur les droits et les libertés du million de nos concitoyens français qui habitent ce pays, et que toute tentative de les écraser, dans les conseils de la confédération, serait hautement désapprouvée.

“ Les jours de rivalité entre la France et l’Angleterre sont passés. Ils nous ont battus à Fontenoy, et nous les avons battus à Blenheim ; mais tout cela est passé, et rappelez-vous qu’un Français n’est plus un *étranger damné* aux yeux des Anglais, non plus que l’Anglais un *sacré John Bull* aux yeux des Français. Un traité de commerce pour l’échange des vins de Bordeaux contre des pendules en or moulu, a effacé tous ces souvenirs irritants. J’espère que le même sentiment d’amitié prévaudra ici, où il y a tant de choses qui nous rappellent la France, non pas la France des révolutions, mais la *bonne vieille France d’autrefois*, la France de Bossuet et de Fénelon, de Molière et de Racine, la France de Condé et de Turenne.”

Depuis ce temps, que d’événements ! Sala a visité bien des climats, chargé de nouvelles missions pour la presse : tout dernièrement il était au Mexique ; en Canada, la littérature a perdu deux de ses plus brillants ornements : sur une tombe, la postérité inscrira le nom de Ferland, sur l’autre celui de Garneau.

ÉTUDES SUR LA POÉSIE ANGLAISE.

I

La poésie doit être une belle expression de la vérité. Aristote l'appelle l'imitation ; Schiller, le cri de l'âme se rappelant l'idéal qu'elle a perdu, et qu'elle ne peut trouver ici-bas. Lord Bacon dit : " Observer de près la poésie, c'est y reconnaître une preuve incontestable que l'âme a pour but une plus grande variété, un ordre plus parfait qu'on ne trouve pas ailleurs." Le poète remplit donc la mission de l'historien et celle du prophète, s'appuyant sur la gloire du passé et cherchant celle de l'avenir.

Comme le barde a le monde pour sa patrie, la poésie accepte toute langue comme la sienne. Elle est indigène, non étrangère. Elle chanta les dieux de l'Olympe, le berceau de la Provence, et quand les hordes danoises se ruèrent sur l'île d'Alfred, ils y trouvèrent les bardes aux longs cheveux blancs, qui, tout en chantant les hymnes sauvages de leurs ancêtres, s'avancèrent à la défense de leurs foyers et de leur foi.

Notre poésie n'est que l'écho de celle de l'Europe. Mais ici, l'écho ne doit pas signifier la reproduction servile. Le jour s'avance avec nous dans l'ouest, mais nous sommes tous deux de l'orient.

En disant *notre poésie*, je me suis servi de cette phrase dans le sens le plus général, signifiant toute poésie véritable, ayant, comme sujet, comme auteur, ou notre patrie ou nos compatriotes. On en a compté deux espèces : la poésie franco-canadienne, la poésie anglo-canadienne. Malheureusement, ici du moins, les deux

racés ne se comprennent pas, ne cherchent peut-être pas à se faire comprendre ; et ceux qui ont la volonté n'en possèdent pas le pouvoir. Nous autres, qui connaissons nos poètes, nous les méprisons souvent, nous bornant à dire : tel poète manque d'harmonie, telle poésie n'est que de la vile prose coupée très-irrégulièrement.

Je n'accepte pas comme autorités ces critiques qui trouvent un Shakespeare, deux Milton, et plusieurs Tennyson parmi leurs propres amis. Il nous faut le secours d'ailleurs. C'est sans doute un grand défaut que l'ignorance des règles métriques, mais nous avons plus à craindre de cette petitesse d'esprit qui n'accepte pour loi que soi et ses préjugés. Une critique sévère, juste, intelligente, voilà ce qu'il nous faut. Sans cela, la comparaison est impossible.

D'une comparaison des œuvres les plus remarquables des deux langues, il ne pourrait résulter que du bien. Mais, comme nous le disions tout-à-l'heure, il nous manque l'un des deux éléments essentiels pour une pareille tâche, soit le pouvoir, soit la volonté. Les connaître, ce serait profiter ; l'appréciation entraîne l'imitation. Chacun moissonnera les avantages de son voisin : un reflet de l'esprit français brillera à travers nos écrits comme un rayon du joyeux soleil dans les eaux de l'été ; vous aurez les richesses et les formes nouvelles de notre langue.

Je pourrais les comparer aux enfants de deux puissants barons d'origine différente, mais de position et d'aspirations également élevées. Ils naquirent le même jour ; *elle* partage ses douleurs, *il* comble ses joies, ils s'aiment. Qu'ils s'épousent et que leur avenir soit heureux. Ainsi en doit-il être de l'esprit de nos deux langues.

L'union n'est point l'anéantissement ; j'espère qu'à l'avenir un rapprochement intime de nos auteurs sera suivi de près par l'union des peuples qui, seule, fait la force. Le souvenir d'Inkermann fait oublier Waterloo ; en rappelant Châteauguay et de Salaberry, on efface St-Denis et Sydenham. Quand la haine et l'erreur dominaient dans le passé, l'avenir est à nous, à nous ensemble. Défrichons le sol, franchissons le seuil, rivaux à jamais, puisqu'il le faut, mais nou plus ennemis. Ne sommes-nous pas frères ?.....

II

Toute poésie ne s'exprime pas par des alexandrins. Le soldat mourant sur le champ d'honneur et souriant, dans une extase profonde, quand une main attache à sa boutonnière la croix de l'honneur, exprime la plus haute pensée par quatre pouces de ruban et

un petit bijou d'argent. La garde mourant en criant : Vive l'empereur ! c'est un poème épique.

Sans héroïsme, sans passé, il n'y a pas de poésie ; sans avenir et sans espérance, il n'y en a que peu. Nous sommes favorisés à cet égard. Nous sommes véritablement les héritiers de tous les siècles. Et quel splendide avenir s'ouvre à nos yeux ! Le bon Dieu nous dit : Chante. Aussi, il nous comble de sujets.

Pourquoi alors nos poètes anglo-canadiens ne le sont-ils que de nom ? Etrange infatuation que de les accepter comme tels : leur poésie n'est que de l'imitation. A quoi bon, je vous prie, écrire quinze mille vers sur la fille de Jephthé, ou la belle-sœur d'Abdénagon ?

Le devoir d'un poète, c'est de servir sa patrie, chanter la gloire de ses ancêtres pour animer une race qui dégénère, être le prêtre-poète de son peuple, l'avertir de ses dangers, le consoler dans ses détresses ; vivre de la poésie, être poète.

Faisons appel aux grands hommes de l'antiquité. Les plus glorieux sont les plus patriotiques et parce qu'ils sont patriotiques. Homère a chanté l'Odysée aux petits-fils d'Ulysse ; des tribus, dont les fondateurs voyagèrent avec Enée, applaudirent Virgile. Shakespeare a peut-être un chant plus élevé ; ses œuvres sont pour tout le monde. Hamlet est Français aussi bien que Danois ; il appartient à l'humanité. On admire Corneille, mais on lit Molière, on chante Béranger. L'un nous donna des Grecs, les autres des Français. Le poète national ne l'est que lorsqu'il est le poète du foyer et de la patrie.

Nos poètes ont donc à se reprocher d'oublier les qualités essentielles qui conserveraient leurs ouvrages à la mémoire et à la reconnaissance de la postérité. Ici ils ont les Canadiens à imiter. Chantons un peu moins l'épique, parlons un peu plus des pionniers ; moins de Sauliboyade, de Jephthaïde, plus des fils du St-Laurent.

Qui me dira que notre histoire n'offre pas de sujets poétiques ? Mettez-vous aux pieds du grand voyageur Jacques Cartier, à l'embarcadère de St. Malo. Passez la brume de l'Atlantique. Suivez le soleil qui se lève rouge et de jour en jour plus plein de promesses. Qu'est-ce que cette longue ligne de nuages dans l'horizon ? Découvrir le Canada, c'est découvrir toute l'espérance qui rayonne dans l'avenir. Représentez à l'œil de cette imagination pour laquelle il n'existe ni mort ni oubli, le frais gazon des bords du St-Laurent, les forêts obscures où ne résonnait ni la hache, ni l'hymne, où n'était ni défricheur, ni prêtre, ni espérance, ni travail. Faites portage sur les rapides bouillonnants ; cherchez avec l'enthousiasme de ces grands esprits, la Chine ou le Cathay ; voyez notre pro-

grès, contemplez notre présent ; imaginez, si vous le pouvez, notre avenir. Faites cela, chantez cela, soyez poète et Canadien.

Dieu m'aidant, je le serai, je vais le chanter.

Mais après la matière, il s'agit de la manière. Ici encore, la poésie anglo-canadienne pourra bien profiter par la comparaison avec sa sœur. Ecrire le français, écrire la poésie française, sont deux choses différentes. Si quelque soi-disant poète, digne de l'oubli et du *Waverley*¹, écrit une ode sur les pommes de terre, tout le monde en rit. Son maître, espérons-le, fouette le rhétoricien, qui abjure de lui-même ses erreurs, et se borne, comme M. Jourdain, à parler de la prose sans s'en apercevoir. Pourtant ses vers pouvaient être corrects.

A présent, voyons le Pylade de cet Oreste. Je l'ai pris au hasard dans un poème par quelqu'un à quelqu'autre, dans un journal du Bas-Canada.

Elle chante à peu près comme ceci :

“ She left a little baby too,
Not quite one year old,
Its mother's place its grandmamma
Quite faithfully doth hold.”

Nom de Tennyson ! est-ce là notre poésie du hameau ?

Quelle harmonie ! quel grand sujet ! quels personnages ! enfin quel ensemble ! Malheureux qui semblez croire que, ne pouvant écrire la prose, vous savez chanter la poésie, dorénavant bornez-vous aux albums.

Il faut travailler. Il faut que le plan soit entier, simple, vrai. Quant aux paroles, qu'elles soient vigoureuses, très-ornées ou très-sévères, en un mot, gothiques ou grecques. Car notre poésie est une reine, et il nous faut pour la parer, tout ce qu'il y a de beau et de précieux, des diamants, de l'or, de fines étoffes. Mais loin d'elle que j'adore, les robes de cotonnades et les bijoux de plomb. Pour cela, il faut élever un peu le niveau. Les lignes que je cite sont choisies, mais je pourrais bien trouver par centaines de semblables fautes dans les ouvrages de nos premiers écrivains. Cela n'arrive que quand on publie à la hâte ; mieux vaut attendre et lire un peu son Boileau.

Nos journaux se flattent malheureusement d'avoir beaucoup de poésie originale, d'encourager le goût littéraire, etc. J'admets que c'est une grande chose que de se voir publié. Mais pour cela on n'est pas une célébrité.

¹ Revue littéraire des Etats-Unis, de très-peu de mérite.

Levons le rideau, et voyons d'où sortent ces grandes idylles, destinées à la..... (voir les colonnes éditoriales à propos de la poésie, et du Pain Killer du Dr. Davis.)

La rédaction oblige. Le rédacteur à une cousine ou un créancier qui fait des vers, il faut les publier ou en accepter les funestes conséquences. Publie ou paye. Il publie ; cinquante fous—je demande pardon, cinquante poètes—accourent en foule allumer leurs flambeaux. Vivent les myrmidons ! Pauvre rédacteur, publie. La rougeole, la petite vérole ne peuvent se comparer avec l'épidémie poétique. Ils écrivent, *meâ culpâ*. Ils impriment, *maxima culpâ*. Ils envoient, les malheureux, des copies à leurs amis : les myrmidons vont bien escalader l'Olympe comme les Titans des autres jours. Ils se présentent au rédacteur de l'*Atlantic* : celui-ci, les maudissant de très-bon cœur, jette la poésie au feu, le poète par la fenêtre. Il ne leur reste que le désespoir. Oui, le désespoir, et le *Waverley Magazine*.

Il y a des personnes qui écrivent des vers pour les voir imprimés ; ensuite, ils achèteront la gazette pour les contempler. Quelques feuilles littéraires n'ont pas d'autre moyen d'existence.

Tâchons de corriger nos journaux de ce défaut. Publiions des extraits de ces auteurs dont la renommée est établie. Que nos jeunes écrivains les imitent, et comme on ne doit pas attendre de Shakespeare canadien qui ouvrira une nouvelle carrière, bornons-nous à examiner les vieux chemins consacrés par les traces chéries de nos aïeux. Evitons leurs chutes, cueillons les fleurs qui ornent ce chemin : l'avenir brille au but ; marchons-y, tout en chantant.

Il nous faut aussi une critique juste, éclairée, sévère. Il faut faire halte, donner le mot d'ordre, et devenir exigeants ; ou bien il faut que chacun apprenne à examiner pour soi-même. La gazette d'un endroit quelconque dit que M. *** vaut bien Tennyson. Avant de crier : Drapeaux aux vents ! et de chanter le *Te Deum* pour ce Tennyson, examinons un peu. La gazette est fort connaissante en étoffes, comme l'était autrefois M. Jourdain, *père* ; l'est elle aussi en idylles ? Elle sait distinguer les qualités des épices ; tout cela n'est pas sans valeur, mais ce doit être autre chose que de bien comprendre la coupe des vers, l'harmonie des cadences, l'ensemble d'une pièce. *Poeta nascitur non fit*. De même pour la critique.

Enfin, ici, en comparant les œuvres de nos deux langues, il nous faut un journal qui exprime le sens littéraire de la patrie. La *Revue Canadienne* va mobiliser la littérature ; c'est un point d'appui, un centre d'où rayonneront, et où se dirigeront tous les écrits qui seront

réellement dignes de ce nom. Le monde français a cessé de babutier, à présent il parle.

Nous aimons l'enfance dont les lèvres essaient vainement à prononcer les saints monosyllabes : Dieu, père, mère. Mais que les jours passent, que l'enfant, dont nous venons de célébrer la fête, ¹ devienne homme, prêcheur, sauveur, nous allons l'admirer, le glorifier, portant la parole contre les habiles discoureurs du temple, ordonnant le calme aux vents et aux vagues, et le contempler sur la montagne, nourrissant les âmes de trois mille hommes de ses paroles, leurs corps de sa bonté.

III

On dit qu'une fois l'âne parut vêtu de la peau du lion. Grand fut l'effroi. Les animaux s'enfuyaient, les bergers tremblaient, et, comme ceux du dix-neuvième siècle, cet âne se fit un nom en peu de temps. Malheureusement, il ne put contenir sa joie ni sa voix, et il se remit à braire, comme qui dirait qu'il se fit imprimer en poésie. Alors il fut reconnu, malgré la peau du lion.

Il est bien difficile de critiquer lorsqu'on est connu. Quand c'est la *Revue* qui parle... gare au lion!... Mais voyons de plus près, c'est signé M. ***. Vient vite la métamorphose : on n'entend plus rugir le lion, c'est l'âne qui braie.

Aussi, être à la fois critique et poète, c'est se trouver en même temps jugé et demandeur. Jamais on n'admire son rival, qu'il soit épicien, qu'il soit poète, ou qu'il soit de tout autre métier.

Pourtant, il n'y a que le poète lui-même qui ait le droit d'écrire l'histoire d'une littérature. Ce fut Shakespeare, et lui seul qui a pu écrire l'építaphe de Shakespeare. A ses yeux il n'y a ni mort ni oubli : le passé est le présent, le présent renferme l'avenir. Elevé comme il l'est, les vainqueurs qui rampent, les vaincus qui agonissent, tout le bruit, tout le tumulte ne peuvent rompre ses rêveries, ni influencer ses jugements. Malheur à lui, si les mains qui servent à l'autel le profanent.

Je me propose à présent de considérer les poètes anglo-canadiens, et leurs œuvres, en les jugeant d'après les règles ou les conditions qu'ils doivent observer et suivre.

IV

Le premier tôme c'est celui de M. Ascher: "*Voices from the Hearth*" (*Les voix du foyer*), titre inspiré par Longfellow, et qui possède trop de ce penchant fatal qu'ont nos poètes pour le sentiment.

M. Ascher soit avocat, ce qui ne veut pas dire invariablement qu'il est poète. Pourtant et pour une raison toute simple, il y a beaucoup de poètes parmi ces messieurs. Ceci vient d'un loisir involontaire. L'avocat sans causes fait des vers, le galérien sculpte des merveilles avec une épingle. Ils ont le même but: se désennuyer. Pourtant il n'en résulte que rarement des Benvenuto Cellini et des Shakespeare.

Deux occupations trop disparates ne peuvent s'unir. C'est impossible d'être à la fois poète et avocat, de creuser des fosses le jour, d'écrire des sonnets le soir. C'est Dieu ou Mammon, et non pas Mammon et Dieu.

Il nous manque de la poésie pour cette raison. La civilisation ou la crise enfante la poésie; Sparte, Tyrtée; Rome, Virgile. Je n'oserais donc critiquer avec la même sévérité celui qui, mangeant son pain noir tout en travaillant, chante encore, et celui qui a Mécène pour ami, et Falerne pour Parnasse.

Mais revenons à nos poètes. M. Ascher est donc un avocat qui fait des vers. Il a eu le malheur d'en faire un volume, ensuite de le publier. On veut remplir ses deux cents pages, n'importe comment. Le format l'exige, le relieur commande, le poète chante *ainsi soit-il*, et ses lecteurs quelque autre chose que le *Magnificat*.

Peut-être y a-t-il quarante pages de poésies; ensuite il faut en ramasser cent cinquante parmi les folies de jeunesse, odes et acrostiches. Le volume est rempli, mais c'est un trop plein. Toujours de la perdrix finit par ennuyer, mais, toujours être morne, c'est empirer son mal.

Malheureusement, M. Ascher a pensé inaugurer un nouveau système dans quelques pages de prose tenant lieu de préface. Il faut étudier avant d'enseigner; M. Ascher nous fait connaître ce qu'est la poésie, et pourquoi Tennyson vaut mieux que Thompson. Il produit ainsi quinze pages où il prouve son peu de connaissance des principes du goût et de la grammaire.

Par exemple, il nous dit qu'il compte "des ballades, des légendes, des chansons, des odes, des hymnes et des lyriques." On y sent un peu l'avocat ou le notaire.

Ensuite, il se perd dans un nuage de Byron. Puis il nous parle de l'existence d'un poème "*all frenzy with a little art*," chose que veut dire : tout le monde et le restant de l'humanité. De temps en temps il devient philosophe. Sa manière d'écrire, comme le système dont parle Molière, a beaucoup de tintamarre. Aussi a-t-il une raison démonstrative. Il dit : Les fleurs du jardin étaient une fois les fleurs des champs et par conséquent il y aura des chansons à jamais. Comme si on disait : Le mulet était cheval au commencement, et alors l'âme est immortelle. Enfin il annonce que Tennyson emporte le prix sur Thompson *parce que* (raison démonstrative) la science est plus avancée. Je diffère. Si Tennyson a dépassé Thompson, c'est parce que Tennyson possède plus le don poétique que ne le possédait l'autre. *In memoriam* vaut mieux parce qu'il est mieux. Ce n'est pas le résultat de la géologie ni de la théorie glaciale. Osera-t-on dire que Tennyson surpasse Milton ? Pourtant Milton a vécu dans l'âge où il n'y avait ni bonne petite théorie glaciale ni télégraphe électrique. Est-ce que Sheridan Knowles surpasse Shakespeare ; ce pauvre Shakespeare qui ne savait pas la phrénologie, mais qui pourtant créa Hamlet ? Ou notre ami Ascher surpasse-t-il Chaucer ? Non

Le génie est sans rapport intime avec les avantages de son temps. Il les accepte ou il agit sans en avoir besoin, sans en éprouver l'influence. On s'est battu chaleureusement à Troie sans Whitworth, et aux Thermopyles sans code militaire. Écoutons ce qu'en dit de Lamennais : " Les circonstances ne forment pas les hommes ; elles les montrent ; elles dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission accomplie ils disparaissent, en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement."

M. Ascher termine en se félicitant, dans le langage de Hawthorne, de ce que si on a eu de grandes pensées qu'on n'a pas pu exprimer, c'est une heureuse chose d'avoir imaginé celles-ci, parce qu'elles sont trop célestes pour l'oreille humaine. J'admets que la pensée de M. Ascher fût énorme : mais il n'a pu l'exprimer.

Mais passons aux poèmes. Il y en a soixante, dont cinq sont bons, cinq assez bons, et dont cinquante varient du médiocre jusqu'à l'absurde.

Dans ses meilleurs poèmes, *Dedication*, *Only a Plank*, *Sundown*, *Under the Trees*, et *Summer Calm*, le poète se montre d'un caractère

très-aimable. Il aime le foyer beaucoup mieux qu'il ne le chante. Chrétien, il voit Dieu dans tout et veillant sur tout. Mais ses idées sur la moralité viennent de quelque bigarre mélange de Byron et d'Alexander Smith. Il a emprunté les lunettes de Tennyson, mais il ne voit pas notre terre avec ses yeux.

Les fautes sont donc : manque d'originalité, manque d'étude, manque de jugement moral, et, enfin, manque de nationalité.

Pour l'originalité, tous nos poètes ont cru que parce que Tennyson est poète, si on appelait son chien Alfred, on écrirait "*in memoriam*." De là l'imitation; et des copies très-pâles de ses vers, sans pouvoir même comprendre l'esprit qui les a inspirés. Tennyson est le poète le plus difficile à comprendre, tant il devient mystique; mais il nous offre, du moins, sa foi pour nous y éclairer : il y a le fil, s'il y a le labyrinthe. Mais quant à ceux qui l'imitent, "il y a beaucoup de tintamarre." L'analyser, c'est le détruire. Ensuite, il y a l'imitation de Gerald Massey. On la reconnaît par l'usage de tels mots que "*teem*," "*yearn*," et "*longing*." Ils font aussi un fréquent usage des lettres capitales; ils disent: "notre Chat a Pris une Souris," au lieu de "notre chat a pris une souris." Aussi, ils emploient le substantif comme adjectif, comme font les Allemands. Dire "*morning-path*," "*life-glory*," "*nonsense-bosh*," c'est devenu célèbre dans le *Waverley*. Enfin, ils font des liaisons d'images différents qu'ils croient poétiques, mais qui ne sont qu'absurdes. Tels sont "*glory-shadow*," "*brightness-darkness*," etc., comme qui dirait "noir-blancher" et "souris-hippopotame!"

A présent, il y a à considérer une faute très-fréquente; écrire sans savoir comment écrire. Peut-être la poésie n'est pas justiciable des règles de la grammaire, mais pourtant elle doit observer ses règles particulières. M. Ascher chante continuellement son petit *peccavi* au sujet de la mesure et de l'épellation. Il augmente ou diminue le nombre des syllabes, ce qui devient très-difficile pour la prononciation et ce qui est en désaccord avec les règles de la grammaire.

Ce défaut se remarque surtout dans les vers suivants :

"Rough and uncouth more hideous seem."
 "Beautiful outwarded with seeming life."
 "Drowse in blissful languor lay upon them."
 "And sunned with light of joyful effort....."

Il faut prononcer "hid-e-e-ous," "bea-u-tiful," "drows-e," et "joy-ful," ce qui ne s'accorde ni avec la coutume ni avec les règles.

Je voudrais bien que nos poètes qui parlent des poèmes français

comme de pièces de pure mécanique, sussent l'art d'en faire de pareils.

Il s'agit maintenant d'un système particulier à nos jeunes écrivains. Celui de Byron était, selon Macaulay, de haïr son voisin et de désirer sa femme. Il nous faut à présent, pour des lyriques, un amant avec une lyre, et une fille aux longues tresses d'or. Celui-ci l'aime, elle ne l'aime pas. Elle se promet en mariage à un riche négociant, malade et millionnaire. L'amant brise sa lyre sur la tête du millionnaire et se pend au candélabre du salon par sa cravate : — spectacle agréable pour les noces. Ensuite elle, la demoiselle aux cheveux, frémit. *Finis.*

Pour un poème héroïque, il faut une princesse dont la mère est morte à sa naissance. Si la mère n'est pas morte, il faut tuer le père en bataille, parce qu'il faut avoir une orpheline coûte qui coûte, et un poème sans deux ou trois combats et quelques petits assassinats, est comme un pâté sans foie gras. L'amant, c'est un monsieur qui fait des chansons et s'habille en acier. Après avoir violé ce commandement qui nous défend le meurtre, il se marie avec elle ; ou il se noie et elle saute du troisième étage dans un étang par derrière chez son père. Ils sont enterrés à la fin, et nous regrettons sincèrement que le convoi funèbre n'ait pas eu lieu un peu plus tôt.

Nos poètes ont aussi un moyen très-délicat de dire que l'homme a toujours raison et que la femme a toujours tort.

La poésie c'est la vérité ; mais si on y cherche les mœurs et les actions du dix-neuvième siècle, on trouvera que toutes les femmes avaient des cheveux dorés, qu'un tiers du monde chantait des chansons d'amour et se pendait, et que les autres deux tiers maudissaient la poésie, et faisaient des voyages aux Indes pour chercher du thé et des dragons en porcelaine.

Quant à son manque de nationalité, M. Ascher est moins coupable que le reste. Il nous prodigue du bois d'érable, de petits rossignols, et il a fait rimer " Chippewas " avec " stars."

Cependant, je ne le crois pas poète. Je pense qu'un poète ne le devient qu'après une longue étude ou par la force du génie. Il lui manque l'étude et l'expérience. Je soutiens, avec regret, que ses chants n'indiquent pas un avenir splendide. Il sera peut-être un Tennyson tempéré du Saint-Laurent.

J'achève cette critique sans rancune et sans aucun désir que celui de dire mon opinion franchement.

Il nous faut un poète, et ce poète viendra avec la lumière. Ses chants seront des travaux et non des délassements. Il sera le miroir de la nation, parlant son langage, animé de son esprit.

Mais, en attendant, veillons sans cesse à épurer notre poésie et à examiner les prétendants au trône.

J'ose, en finissant, recommander à nos jeunes écrivains de penser pour eux-mêmes, de voir et d'écrire pour eux-mêmes. Qu'ils ne se hâtent pas de compléter un tome, qu'ils écrivent des poèmes. Enfin, j'espère voir l'aube brune se dissiper, et le lever du soleil nous promettant le jour, jour rayonnant de promesses et béni par Celui qui nous donne des chants dans notre nuit.

G. F. LANIGAN.

DE QUEBEC A MEXICO.

I

Avant le Déluge.—La fondation du pays de Cocagne.—Un pupitre de collégien.— Comment l'histoire du Canada par Garneau peut être de quelque influence sur le choix d'une vocation.—En route !—Une tombe.—La gloire militaire.—Une goutte d'eau.—Rouse's Point.—Burlington.—Ce que c'est qu'un *sleeping car* ? — Troy.— Au voleur !— L'Hudson, d'Albany à New-York.— Les pilules de Bristol.

Comme il convient toujours de commencer son premier volume de la manière la plus grave possible, et que tous les sujets sérieux remontent à la période antédiluvienne, je me garderai bien d'enfreindre cette règle méconnue trop souvent de nos jours, et sous prétexte de vous mener au tropique, je m'en vais vous raconter une histoire. Il lui manque, il est vrai, un certain air de jeunesse, mais il me semble qu'abrités derrière ses cheveux blancs, nous n'en ferons que meilleure connaissance, et que notre poignée de main n'en sera que plus cordiale.

Lorsque Dieu, sortant de son éternel repos, se décida à pétrir le globe de ses mains divines et à l'envoyer rouler dans l'espace, ses cinq doigts, en s'imprimant dans la substance informe, laissèrent derrière eux comme traces de leur pression cinq grands continents. Chacune de ces cinq parties de la terre reçut l'ordre de garder pendant la durée des siècles l'empreinte oubliée par le doigt de l'Eternel. L'Europe, qui avait à peine été effleurée, demeura blanche. • L'Asie

resta cuivrée comme les flancs de son Caucase et de ses Ourals. L'Amérique rougit d'indépendance et de plaisir en se sentant caressée par les brises sauvages de ses forêts. L'Océanie, brisée en se plaçant sur le sein des mers, conserve un peu de tout, et l'Afrique, la malheureuse esclave, se couvrit d'un sombre voile de deuil, comme si elle avait prévu tous les malheurs que lui préparait l'avenir. Puis, quand Dieu eût pétri de leur argile respective les populations de ces cinq vastes îles, il laissa errer pendant quelque temps son esprit sur l'immense étendue de son ouvrage, de l'Orient à l'Occident, du pôle Arctique au pôle Antarctique, et voyant que les choses étaient bien à leur place, il se réserva pour l'avenir un petit coin de la terre où il devait plus tard — lorsque l'homme se serait bien habitué à voir couler la sueur de son front—fonder d'un seul coup le pays de Cocagne.

Quelques géographes en goguette, ignorant quels étaient les projets de la Providence, crurent faire une niche aux confrères qui viendraient après eux, en baptisant ce pays solitaire du nom de Canada—deux mensonges espagnols, qui veulent dire *aca*, ici, *nada*, rien ;—et dès ce jour pour, donner un démenti à ces savants, il fut décrété que tous ceux qui feraient leur apparition de ce côté-là de la boule, y deviendraient médecins, avocats, notaires, députés ou ministres. Le pays de Cocagne était désormais un fait acquis à la science géographique, et le 18 avril 1844, j'arrivais, tout essoufflé, grossir l'heureuse phalange de ces prédestinés.

Comme un grand nombre de mes compatriotes qui se destinent aux honorables carrières sus-mentionnées, je fis tant bien que mal mes études dans un collège quelconque. J'y appris un soupçon de latin, quelque peu de français, et de la paresse comme seul sait en faire un lézard. Mon pupitre représentait en petit la chambre d'un célibataire de nos jours ; à cette exception près que la vieille malle, le lit de sangle réglementaire et la chaise éclopée étaient remplacés par un tohu-bohu de vieux bouquins bien jaunis, de bouteilles d'encre donnant de fraternelles accolades à quelques flacons d'un vin assez hétéroclite, et d'un nombre très-restreint de classiques, neufs pour la plupart, et tous relégués dans un des coins les plus poudreux.

Malheureusement, entre certaines racines grecques—de votre connaissance, sans doute, mon cher lecteur—et un gros Virgile, édition *Delphini*, dont mon grand-père m'avait fait l'héritier légitime, s'étaient discrètement glissés, sans qu'on ait jamais pu savoir comment, les trois volumes de l'*Histoire du Canada* par Garneau.

Un soir, je n'avais pas encore fait mon thème, si je m'en souviens

bien ; je l'entrouvris pendant l'étude—histoire de flâner. Je me mis à en lire quelques chapitres détachés, et ce soir-là, je me couchai après avoir fait une importante découverte, qui va vous faire sourire. Je m'aperçus que nos ancêtres ne manquaient pas d'une certaine gloire militaire. Toute la nuit je ne rêvai qu'Iroquois, Hurons, amiral Phipps, frères Latour, etc., tout cela entremêlé d'un tourbillon de tomohawks, de chevelures scalpées et de mille gentillesses *ejusdem farinae*.

Comme l'imagination va vite, au collège surtout—cela dit sans malice aucune—quelques jours après avoir terminé la lecture de l'histoire de mon pays, je me surpris à me demander pourquoi le Canadien, ce fier soldat, ce hardi trappeur d'autrefois, n'était plus qu'un humble et modeste pékin ; dans toute l'acception du mot, un bon Berrichon échappé à un des romans de George Sand. Je ne pus m'expliquer comment il se pouvait que la vivacité d'un sang ne pût se transmettre d'une génération à l'autre. L'expérience ne m'avait pas encore appris qu'à la fatigue toujours occasionnée par une longue lutte, succède un moment d'apathie qui fait bientôt place à l'amour de la paix et de la tranquillité. Je crus que l'unique solution possible au théorème que je me posais, serait de tâcher de faire agrandir le cercle rétréci des professions, où nous sommes obligés de graviter misérablement au sortir du collège, en y ajoutant, par l'exemple, celle qui avait jeté un rayon si lumineux sur le bon " vieux temps " de notre histoire, la carrière militaire.

Idée fille d'une cervelle née du vent ! pense déjà le lecteur qui vient à peine d'entrouvrir ce volume. Oui, tout ce que l'on voudra, mais je m'étais crânement posé en face de mon problème, décidé à en venir à bout, coûte que coûte, et Dieu sait si je tiens de mes dignes ancêtres une tête bretonne. Pendant trois longues années je luttai, sans rompre d'une semelle, avec parents, amis, famille, mais peine inutile. Dans l'armée anglaise, le grade est chose vénale, et nonobstant l'appui de Sir Edmund Head, comme je n'étais pas assez heureux pour avoir suivi la mode du siècle, qui consiste bien naïvement, pour certaines célébrités, à naître après leur père, force me fut de choisir entre renoncer à la carrière militaire ou m'expatrier.

Le jour où je me vis obligé de reprendre Pothier, mes malles se firent. Une heure après, je causais avec l'aimable capitaine de l'*Europa*, M. Labelle : j'étais en route pour Montréal et de là à Mexico, où les lettres dont on m'avait fait porteur me mettaient à même de prendre du service.

Je ne décrirai pas le commencement de mon voyage. Tout le

monde connaît quels sont les délicieux paysages de Québec à Montréal, et d'ailleurs j'avoue franchement n'avoir rien admiré ce soir-là, car j'avais sur le cœur les larmes que ma mère avait versées à mon départ. Du reste, la journée que je passai à Montréal ne fut guère propre à me faire oublier ma mélancolie ; on venait d'enterrer ce pauvre Paris ¹, noyé quelques jours auparavant, et quoique je ne sois pas superstitieux, ce voyage, commencé sur le bord d'une tombe, me semblait de mauvaise augure.

Un excellent ami, cette bonne Providence de la vie donnée par une autre Providence, avait tenu à m'accompagner depuis mon départ de Québec jusqu'à St. Lambert, terminus du chemin de fer de New-York il y a quelques années. A quatre heures de l'après-midi, je m'embarquais pour cette ville, après avoir pressé pour longtemps la main d'un compatriote :

— Adieu ! mon cher, me cria-t-il, au moment où la locomotive se mettait en marche. N'oubliez pas que Byron a dit que pour avoir la gloire militaire, il faut mourir sur le champ de bataille, et voir son nom légué à la postérité avec une faute de typographie !

Plus tard, j'ai bien vu que la boutade du sceptique poète renfermait plus de philosophie que cela ne semble de prime-abord. Combien de fois, là-bas, n'avons-nous pas semé des cadavres qui avaient renfermé de grandes âmes, dont la vie n'avait été qu'abnégation ? Pourtant, la gloire militaire ne leur avait gardé qu'une simple croix de bois, sur laquelle la main d'un soldat dévoué avait estropié un nom le plus souvent illisible, et en fait de pleurs, que les larmes de la pluie, les sanglots du vent qui venaient s'engouffrer dans les gorges solitaires de la Sierra-Madre.

Longtemps je tins, morne et silencieux, ma tête hors de la portière du wagon. On a beau avoir vingt ans et de l'enthousiasme, cela donne toujours des spasmes à l'âme lorsque l'on quitte son pays, une première fois. Je suivis, tant que je pus le faire, les vagues de notre grand fleuve miroitant au soleil couchant, et il me semblait que mon cœur navré s'en allait à mesure qu'elles disparaissaient à l'horizon. Ce que c'est pourtant qu'une goutte d'eau, lorsqu'elle s'appelle le Saint-Laurent et qu'elle coule dans la patrie ! Jamais je ne l'ai trouvé aussi beau que ce soir-là : je ne puis dire si c'était par un effet des sombres idées où j'étais plongé, mais il me paraissait avoir un peu de cette coquetterie qu'a une poitrine lors- qu'elle va mourir.

¹ Le 13 juillet 1864. M. Ovide Paris, jeune ingénieur et architecte de la ville de Montréal, était un de nos écrivains canadiens, auquel sa spirituelle plume, lorsqu'elle s'est brisée, promettait le plus de succès pour l'avenir.

J'en étais là dans mes réflexions qui commençaient à friser la gaieté des "*Nuits d'Young*," lorsqu'une rude tape m'arrivant sur l'épaule, me fit faire un énergique soubresaut, lequel soubresaut me mit face à face avec la figure jouffle et enluminée d'un monsieur tout chamarré de boutons et de galons dorés. C'était un douanier américain, et nous étions à Rouse's-Point, là où se terminent deux énormes contradictions : une monarchie qui ne voit jamais le soleil se coucher sur ses terres, et le gouvernement du peuple par le peuple. Ce bon monsieur me demanda, avec une intonation nazale fortement prononcée, tout ce que j'avais en fait de clefs sur moi ; mais sur production de mon passeport, il me salua profondément, me souhaita bon voyage, et cinq minutes après, quelques bouteilles d'une bonne vieille eau-de-vie que ma mère m'avait glissées dans ma malle, faisaient triomphalement leur entrée sur le territoire de la République, sans être molestées le moins du monde.

De Rouse's-Point, le train se rend à Burlington, jolie petite ville de l'Etat du Vermont, assise sur les bords du poétique lac Champlain, et qui présente un charmant effet de paysage. L'Etat du Vermont est assez pittoresque ; le commencement ressemble beaucoup au Canada : même végétation, même mœurs, mêmes chaumières ; seulement vers le milieu il est assez accidenté, et l'on dirait qu'il se *yankéfe* à mesure que son terrain devient plus montagneux.

Il était onze heures du soir lorsque nous quittâmes Burlington, et fatigué je pris un *sleeping car*. On ne saurait avoir une idée de ce que peut être un wagon-lit sur un chemin de fer américain, et je ne puis en faire une meilleure description que celle que m'en donnait dernièrement un spirituel flâneur. Ce sont des *chars à dormir*, traduction littérale... debout le lendemain, après avoir fait passer une nuit blanche. A peine se croit-on installé pour quelque temps sur le matelas hyperbolique qui les couvre, qu'un commis entêté choisit exactement ce moment-là pour venir nous demander, tous les cinq minutes, notre billet de passage. Puis à l'instant où, lassé et ahuri, nous nous disposons à nous endormir, un gros rosbif, orné d'un *brandy nose* excessivement prononcé, vous arrive à l'état de projectile, et tout en baragouinant une litanie de "Je vous demande pardon, monsieur," vous rélègue avec un sang-froid épataut dans la partie extrême nord-ouest de votre instrument de supplice. Au gros monsieur classique, qui s'était donné bien de garde de manquer au rendez-vous, j'ajouterai le caquetage d'un certain nombre de blessés fédéraux, se racontant avec force "goddams"

leurs prouesses et leurs aventures, et l'on peut juger s'il m'était possible de fermer un tant soit peu le coin de l'œil. Cependant, à leur louange, je dois dire que leurs récits étaient moins soporifiques que les ronflements sonores de mon massif voisin, et presque tous ils les terminaient en jurant, mais un peu tard, qu'ils ne se rengageraient pas, leur offrirait-on la présidence des Etats-Unis.

Pendant la nuit, nous passons les stations de Rutland et de North-Bennington, après avoir changé de chars trois fois, et le matin nous arrivons à Troy, horrible faubourg enveloppé fièrement dans la fumée de ses manufactures, bâti en briques rouges, à toits plats et aux trottoirs en terre cuite.

Ce fut dans la gare de cette ville que l'affiche traditionnelle, m'assure-t-on, aux Etats-Unis : "*Beware of pickpockets!*" me frappa pour la première fois. Je me suis toujours un peu habitué à juger un peuple d'après ses coupe-jarrets et ses siffle-bourses, pour la simple raison que lorsque j'étais enfant, ma bonne me répétait souvent : "Petit, quand tu voudras bien connaître une personne, commence toujours par ses défauts et ses mauvaises qualités." Mais je confesse sincèrement que les exploits des Gringalets américains laissent loin derrière eux ce que l'Europe a pu produire de plus subtil et de plus scientifique dans le genre. Le filou yankee, suivant la classe à laquelle il appartient—il y en a de toutes les classes—vous fera votre bourse de mille manières ; en cirant vos bottes, en brossant votre habit, en vous offrant un fiacre, un verre de vin, à dîner même, toujours en se rendant nécessaire, aimable et poli. C'est le lion, le d'Orsay de la truanderie. Puis avec cela, il a toujours une moustache si provocante, des petits airs marquis de régence, et une figure d'honnête bourgeois tellement rassurante, que ce serait le dernier homme du monde que vous prendriez sur vous de soupçonner d'indélicatesse.

De Troy à Albany, la distance n'est pas longue, aussi y arrive-t-on en trois quarts d'heure. Albany est une cité plus considérable que Montréal, bâtie sur l'Hudson, à cet endroit guère plus large que le Saint-Charles devant Québec. Ses rues sont spacieuses et bordées d'arbres, ses trottoirs immenses et ses habitants tout ce qu'il y a de plus yankee. Là on m'apprit que le bateau à vapeur pour lequel j'avais un billet de passage, ne devait partir qu'à sept heures et demie du soir. Il était, dit-on, retardé par une marche que les troupes confédérées faisaient sur Washington. Force me fut donc d'attendre jusqu'au soir et de descendre à l'hôtel de Lavan, magnifique palais de marbre, réunissant à un luxe inoui, les commodités les plus minutieuses de la

vie privée. De la fenêtre de ma chambre, faisant face à l'Hudson, j'apercevais les vapeurs qui le sillonnaient en tous sens. A chaque moment, c'étaient les cris stridents du sifflet des chars qui partaient et couraient dans toutes les directions, et dans l'espace de six minutes, j'ai compté onze locomotives arrivant à la gare les unes après les autres. Décidément, le peuple américain, comme négociant et homme d'affaires, fera toujours la barbe aux autres nations du globe, si toutefois il est bien constaté que les nations ont de la barbe.

A sept heures je quittais Albany par le *St.-John*, grand palais flottant, qui devait plus tard, hélas ! en faisant explosion, semer le deuil parmi un si grand nombre de familles. A peine étions-nous sortis du port que nous échouâmes sur un des nombreux bancs de sable qui en bouchent l'entrée, et ce ne fut qu'après être restés là quatre longues heures, par un magnifique clair de lune, que nous réussîmes à nous remettre à flot.

Rien de plus beau et de plus grandiose que ces paysages de l'Hudson, auxquels presque tous se rattache une légende. On se croirait en plein Rhin, ou mieux encore en plein St.-Laurent, et je me pris à regretter amèrement le retard forcé qui nous avait empêché de pouvoir les admirer à notre aise ; car maintenant que nous voguions, la lune avait jugé à propos de se coucher derrière de gros nuages.

Cette nuit nous laissons derrière nous West-Point, qui renferme la célèbre école militaire de ce nom, retraite favorite du vieux général Scott ; le village de Croton, où se trouve l'immense aqueduc fournissant l'eau à la ville de New-York toute entière, et qui a coûté le modeste chiffre de \$14,000,000 ; Sing-Sing, le bagne célèbre ; Tarrytown, bourg où se fit prendre le romanesque major André, pendant la révolution de 1780 ; Tappan, où il fut pendu ; Sunnyside, résidence d'une des plus charmantes plumes américaines, Washington Irving ; Fordham, qui possède un magnifique collège catholique dirigé par un Canadien, le Rév. P. Moylan ; le Fort Washington, fameux dans les annales du dernier siècle par la capture de 2,000 prisonniers qu'y firent les troupes anglaises ; puis enfin Manhattanville, où le naturaliste Audubon est venu écrire de ses plus gracieuses descriptions. Tous ces villages sont délicieusement encadrés parmi les pittoresques montagnes des Highlands et des Catskills, et présentent l'effet le plus coquet, vu du fleuve, avec leurs formes amphithéâtriques qui s'allongent sur leurs versants rocailleux.

A mesure qu'un officier américain, né en Canada, m'expliquait

les noms et les faits historiques se rattachant aux lieux qui fuyaient rapidement, pour aller se cacher dans l'épaisse trainée de fumée oubliée derrière lui par le vapeur, je maugréais intérieurement de m'être laissé prendre aux charmes d'un voyage de nuit. Aussi de bon matin, étais-je à flâner sur le pont. Mais, hélas ! plus rien, si ce n'est de sales bateaux pêcheurs, des manufactures enfumées, et ça et là, gravés sur les rochers et les granits du rivage, de longues annonces réclamant l'attention du public en faveur du "Beaume de Wistar," de "l'Eau de la Floride," ou du "Sozodont."

L'esprit de mercantilisme de nos nazillards voisins se manifestait jusque sur les rives dont ils sont si fiers, et m'annonçait les approches d'une grande ville. En effet, au loin se dessinent, dans le brouillard du matin, Jersey et New-York, couché nonchalamment sur son île, et je descends dans ma cabine m'occuper un instant de mes bagages, tout en me demandant si Lamartine pourrait écrire de nouveau son *Lac*, assis sur un rocher qui lui parlerait des "Pilules de Bristol."

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(A continuer.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La Grand-Tronciade de M. A. Cassegrain.—G. E. Desbarats, éditeur. Outaouais 1866

Il y a des gens qui trouvent toujours bon et beau ce qui est écrit en vers : quelle erreur ou quelle faiblesse ! Si ces vers sont durs, baroques, style énergique, disent-ils ; si le sens en est obscur, c'est que l'idée est profonde.....

A quel propos cette tirade ?

C'est que je viens de lire, dans plusieurs journaux, des compliments un peu indiscrets à l'adresse d'un poème intitulé la "*Grand-Tronciade.*" Sous prétexte d'être polis envers un auteur, on lui casse le nez à coup d'encensoir : puis en lui voilant les défauts de son œuvre, on l'empêche de marcher vers la perfection.

M. Cassegrain termine sa préface par un dilemme qui m'épouvante. Il dit : "*Lisez ma Grand-Tronciade, et si, après l'avoir lue d'un bout à l'autre, il ne vous est point échappé quelques éclats de franc rire, vous pourrez être assuré, cher lecteur, qu'un de nous deux est véritablement.... un pauvre sire.*"

Il est impitoyable ! Il veut nous forcer à rire, et il nous rend exigeant, car il nous promet trop. Pour moi, j'ai sans doute mal lu, puis que je suis arrivé au *terminus* haletant, essoufflé, mais ne riant pas du tout. Je suis un pauvre sire, je l'avoue par politesse. C'est surprenant pourtant qu'on tienne ainsi son sérieux, car l'ingénieux auteur nous verse le *maccalomme* à pleins vers. Mais le sujet est mal choisi. Le Grand-Tronc n'a guère de côté comique. On est emporté avec une vitesse étonnante. Si on regarde

au dehors on est saisi de vertige. Les paroisses défilent et l'auteur nous décline leurs noms : c'est bien, nous aimons à savoir où nous sommes ; mais nous n'arriverons jamais en ces lieux bruyants de folle gaité où il a promis de nous conduire. M. Cassegrain a voulu moraliser tout en amusant, il n'a pas même amusé en moralisant : sa satire est souvent un outrage. Pourquoi nous dit-il, par exemple, que ce buveur prosaïque qui entraîne à l'auberge un bon garçon du village, pour le consoler d'avoir été trahi par une coquette, est l'auteur de "*Mes Loisirs ?*" Nous aimons à nous le peindre tout éni-vré des seules émanations d'une chaste poésie.

Il n'est pas dans le vrai, non plus, quand, pour troubler les tendres amours d'un couple compagnard, il fait venir la discorde du fond de l'Arménie. Si la fillette est coquette et belle, et les trois *dandys* fringants, comme il nous l'assure, il n'y avait pas besoin d'un moyen si merveilleux pour les mettre en rapport les uns avec les autres.

Le travail de M. Cassegrain n'est pas toutefois sans aucun mérite. Les personnages qu'il nous présente sont assez vraisemblables : ses tableaux ne sont pas dépourvus de couleurs. Cet ouvrage lui servira de marche-pied pour atteindre plus haut. M. Cassegrain a une diction assez facile et il serait injuste de ne pas admettre qu'il se rencontre, par endroits d'assez jolis vers : mais pour qu'un poème soit tolérable, il faut que les bons vers ne soient pas l'exception. Emporté par la vapeur, M. Cassegrain ne semble pas voir les barrières que la prosodie met invariablement sur la voie où s'élancent les poètes, et il arrive au bout du vers avec tant d'ardeur, que ne pouvant s'arrêter, il *enjambe* sur le voisin, fort surpris de son audace. Son respect pour la rime ne va pas jusqu'à l'idolâtrie. J'ai rencontré maintes syllabes finales très-mécontentes de se voir courbées sous le même joug et forcées de chanter de concert. Pour terminer, je dirai que je ne crois pas que M. Cassegrain soit sorti victorieux de sa lutte contre le vieux proverbe :

Qui trop embrasse mal étreint.

L. P. LEMAY.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Le vingt-cinq juin dernier a été le jour consacré par tout le pays à la célébration de notre fête nationale. Au risque de paraître un peu en retard, nous dirons, nous aussi, notre mot sur cette imposante démonstration. Qu'on se rassure cependant, nous ne voulons pas abuser de notre position de chroniqueur au point de décrire de nouveau les solennités religieuses, les magnifiques processions, les joyeuses réunions par lesquelles notre population témoigne chaque année, à pareil jour, son attachement à sa nationalité et à ses vieilles traditions. Nous nous contenterons de constater que, loin de perdre de son importance, cette belle coutume se généralise de plus en plus. Les villes ont donné l'exemple, et maintenant il n'y a pas un centre de population française un peu considérable, en Canada, qui ne tienne à honneur de chômer dignement le jour consacré au culte de notre nationalité.

Dans la nouvelle capitale, la fête a été rehaussée par la présence des membres canadiens des deux chambres ; une adresse de circonstance a été présentée, dans le cours de la procession, par la société St. Jean-Baptiste, à Son Excellence le Gouverneur-Général, qui y a répondu en termes pleins de sympathie pour notre race, la feuille d'érable sur la poitrine.

A la veille des transformations politiques qui se préparent pour notre pays, ce doit être un puissant motif de confiance pour nous que cette unanimité avec laquelle près d'un million de Canadiens-français, tout en protestant sincèrement de leur fidélité aux institutions qui nous régissent, proclament leur détermination de conserver intact leur apanage national.

* * *

Nos législateurs continuent leurs travaux avec persistance, malgré la chaleur quasi-tropicale que le mois de juillet n'a cessé de déverser sans pitié sur eux comme sur nous depuis son apparition. Après s'être accordé, au commencement du mois, un congé de quelques jours, dont bon nombre de députés ont profité pour visiter le haut de la rivière des Outaouais et la riche vallée qu'elle arrose, les Chambres se sont occupées de remodeler le tarif, ont discuté le budget, ont reçu communication du projet de Code de

Procédure Civile du Bas-Canada, et les projets des constitutions locales qui devront régir séparément le Haut et le Bas-Canada, sous le régime de la Confédération, leur ont été brièvement exposés.

En ce qui concerne le Bas-Canada, la constitution locale projetée ne diffère qu'en un point important du régime actuel. Cette différence consiste en ce que les conseillers législatifs, au nombre de vingt-quatre, seraient nommés par le lieutenant-gouverneur, sur l'avis de ses ministres responsables, et choisis chacun dans une des vingt-quatre divisions qui existent aujourd'hui pour l'élection du Conseil Législatif.

Pour le Haut-Canada, le Conseil Législatif serait supprimé, et l'Assemblée Législative se composerait de quatre-vingt-deux membres. Il y aurait à faire une nouvelle répartition de la députation haut-canadienne pour intercaler les dix-sept nouveaux membres. Si l'on en juge par les premières passes d'armes qui ont eu lieu au sujet des nouvelles divisions électorales du Haut-Canada, la lutte sera chaude sur ce point.

Quoique les constitutions locales aient été soumises aux Chambres depuis près de trois semaines, elles n'ont encore été discutées que le jour de leur présentation. Chacun en est à se demander ce que peut signifier la lenteur que l'administration, si impatiente au commencement de la session, apporte maintenant dans tout ce qui a trait à la Confédération. Le ministre Russell, si favorable à ce projet, a été défait sur la mesuse de Réforme électorale, c'est vrai, mais rien ne fait présumer que le ministre Derby qui l'a ren placé soit disposé à adopter une politique différente vis-à-vis de nous. Les délégués de la Nouvelle-Ecosse et ceux du Nouveau-Brunswick sont en route pour l'Angleterre où ils s'en vont solliciter l'arbitrage impérial contre le projet de la Conférence de Québec. Personne n'en dit mot en Chambre. Il faut croire que nos députés en savent plus long que nous là-dessus, puisqu'ils n'ont pas l'air de s'en préoccuper.

* * *

Maintenant que l'Amérique se repose de sa grande guerre de quatre ans, le centre de l'Europe à son tour est en feu. La Prusse, jalouse de supplanter l'Autriche dans la Confédération Germanique, lui a jeté le gant, et tandis qu'elle envahissait le Holstein, Victor-Emmanuel et Garibaldi, ses dignes alliés, sans déclaration de guerre préalable, se jetaient comme des brigands sur la Vénitie. C'est la révolution aux prises avec le droit et les traités, c'est la révolution aux prises avec le plus ferme représentant et le plus constant défenseur de l'ordre et de l'autorité. Victorieuse des Italiens à Custozza en face de Vérone, l'Autriche a éprouvé de la part de la Prusse une désastreuse défaite à Sadowa dans la Bohême. Dans son malheur elle s'est tournée du côté de la fille aînée de l'Eglise, du côté de la France, et lui a offert la Vénitie, que Louis-Napoléon a acceptée. Aussitôt après, un détachement de frégates françaises cuirassées s'est dirigé du côté de l'Adriatique et Victor-Emmanuel a reçu des Tuileries le signal de remettre l'épée au fourreau. L'Autriche demandait un armistice, la France l'a appuyée, mais les dernières nouvelles laissaient peu d'espoir de l'obtenir. Avant peu l'Europe entière sera sous les armes, si la divine Providence ne vient pas souffler la paix dans les conseils des grandes puissances.

* *

Je viens d'achever de lire les *Mémoires* de M. de Gaspé, et comme c'est un événement considérable dans notre monde littéraire que l'apparition d'un pareil livre, je crois fort à propos de résumer ici l'impression que m'a laissé cet ouvrage.

Qui dit mémoires, dit nécessairement un assemblage de faits, d'aventures, d'idées, de traits de mœurs qui ont pris place dans la vie de celui qui les écrit, ou dans celle de ses contemporains. C'est souvent une chose qu'on écrit pour soi d'abord, qu'on communique ensuite à ses amis, et qu'on finit par livrer au public ; ces Mémoires n'ont probablement pas une autre origine. M. de Gaspé nous en avait donné l'avant-goût dans les intéressantes notes qui accompagnaient "*Les Anciens Canadiens*," en les publiant il a répondu, comme il aura occasion de s'en convaincre avant peu, au désir de tous ceux qu'avait charmés son premier ouvrage.

Né le 30 octobre 1786, les souvenirs personnels de M. de Gaspé embrassent une période de plus de soixante-dix ans, et sa jeunesse s'étant écoulée au milieu des témoins oculaires de la conquête, il a été à même de recueillir parmi eux les tristes mais glorieuses traditions de cette époque encore obscure de notre histoire. Cela fait en tout une période d'un siècle entier, dans laquelle l'aimable chroniqueur a butiné au courant de la plume, racontant sa vie en y mêlant celle de ses amis, et les récits de ses contemporains ; et cela avec une verve toute gauloise et une aisance parfaite.

Placé par sa naissance aux premiers rangs de la vieille aristocratie canadienne, qui, au temps de sa jeunesse, prolongeait encore, autour des gouverneurs anglais, l'existence de la cour vice-royale, il s'est nourri de ses traditions, qui sont pour lui des traditions de famille ; il a pris part à ses fêtes, il a vu passer et disparaître tour à tour à ses côtés les illustrations du rang, de la beauté et du talent qui faisaient l'ornement de cette fière et puissante société du temps passé et il s'est plu à les faire revivre dans ses Mémoires.

Observateur fin et délicat, il a su faire un choix judicieux parmi les matériaux sans nombre qui ont dû se présenter à son souvenir. Ce qui fait bien souvent le succès des mémoires, ce sont les révélations scandaleuses, les médisances bien apprêtées ; mais je vous défie d'en trouver une seule dans le livre de M. de Gaspé ; pour éviter de dire du mal de ses contemporains, il n'a fait que les portraits de ses amis, et il les a peints avec la touchante mémoire du cœur. N'ayant jamais, que nous sachions, pris une part active aux affaires publiques, il n'avait pas de doctrine favorite à faire prévaloir, ni de testament politique à léguer à la postérité ; il s'est contenté d'écrire l'histoire intime et anecdotique de la société au sein de laquelle il a passé son enfance et de celle qu'il a fréquentée dans sa jeunesse ; c'est là ce qui occupe le plus de place dans son livre. Cette société d'autrefois, à peu près disparue aujourd'hui, ou confondue dans le flot envahisseur des générations nouvelles, méritait un monument qui nous la fit connaître, et c'est un de ses derniers survivants qui s'est chargé de l'élever. On a peine à croire, tant les mœurs et les personnages marquants d'il y a cinquante ans diffèrent de ceux d'aujourd'hui, qu'il n'y ait pas au moins un siècle de distance entre les deux époques.

Autour de l'idée principale qu'il avait en vue, l'auteur a su grouper des études de mœurs et de caractères d'un autre genre ; il a tracé dans le père Romain Chouinard un type achevé du cultivateur canadien franc et

honnête ; et après tout, pourquoi ne le lui dirions-nous pas ? ses personnages de Coq Bezeau et de Lafleur nous paraissent taillés pour la célébrité. Le temps auquel il a connu ces diabolins illustres à leur manière doit compter parmi ses plus gais souvenirs ; car si je ne me trompe, c'est en parlant d'eux qu'il a trouvé ses plus joviales inspirations.

C'est une merveilleuse faculté que celle de conserver, dans un âge aussi avancé, la bonne humeur et la franche gaieté qui règnent d'un bout à l'autre de ces mémoires, en dépit des pensées tristes qui s'y trouvent ; et vraiment, dans ces conditions, la vieillesse nous apparaît *encore* sous des formes bien séduisantes. Avec la gaieté on peut se passer de la jeunesse, car elle en tient lieu.

Nous renonçons à analyser davantage les matériaux de ces Mémoires, et pour nous résumer en termes généraux, nous pouvons dire qu'ils contiennent un peu de tout ; il y a même çà et là des petits faits qu'il eut mieux valu omettre. Les événements, les réflexions, les hommes et les choses, viennent s'y ranger au fil du souvenir, parfois sans ordre, comme dans les longues causeries entre amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps. Une chose en rappelle une autre, on se la dit de suite de crainte de l'oublier, et cela sans s'occuper si elle a rapport ou non au sujet qui était précédemment sur le tapis ; c'est ce qui fait le charme de ces causeries. Quand on a commencé à se dire entre vieux amis : Te souviens-tu de ce cher X*** comme nous l'aimions ?... du gros Chose, comme il était drôle ?... pour peu que l'on soit disposé à l'épanchement, il n'y a pas de raison pour en finir avant d'avoir épuisé tous les souvenirs qui nous sont communs. C'est beaucoup ce que j'ai éprouvé en ouvrant les Mémoires, et je les ai lus tout d'un trait, avec le même plaisir que j'aurais eu à les entendre de la bouche d'un vieil ami en lui rendant confiance pour confiance.

On n'est pas parfait, c'est une vérité qui s'applique aussi bien aux livres qu'aux hommes en général, et les Mémoires n'ont pas, nous le supposons bien, la prétention d'avoir échappé à toutes les infirmités littéraires et même grammaticales, inventées pour nos péchés sans doute. Nous en disons un mot uniquement pour ne pas être accusé de complicité, laissant à la critique régulière le soin de relever ces légers défauts que je me reproche déjà d'avoir peut-être surfaits par mes réticences. Quand un livre m'intéresse, je ne m'inquiète guère de savoir s'il est parfait en tout point ; mais je m'en inquiète encore moins, quand il me charme et m'amuse comme l'ont fait les mémoires de M. de Gaspé.

“ Etre admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.”

Ce n'est pas l'habit qui fait le moine, mais c'est le plumage qui fait le bel oiseau ; ce n'est pas non plus l'éditeur qui fait le livre, mais il peut contribuer beaucoup à son succès. M. G. E. Desbarats, qui a été chargé de la publication des Mémoires de M. de Gaspé, leur a prodigué le bon goût et le luxe typographique que seuls les amateurs des lettres savent condenser sur les livres de leur choix. C'est comme cela que nous aimerions à être imprimé s'il nous arrivait de faire un livre.

S. LESAGE.